

CONTRIBUTIONS À L'HISTOIRE DES VILLES ROMAINES DE LA DOBROUDJA

AL. SUCEVEANU
IULIANA BARNEA

Les recherches de géographie historique ont depuis longtemps acquis une individualité bien marquée dans le cadre de l'étude générale de l'antiquité. Rappelons sommairement, en nous limitant à la seule période romaine, C. Müller, l'éditeur de tous les itinéraires romains de la collection Didot¹; H. et R. Kiepert, les auteurs du monumental ouvrage *Formae orbis antiqui*², malheureusement inachevé; K. Miller, le compilateur du volume point moins célèbre *Itineraria Romana*, basé principalement sur la *Tabula Peutingeriana* (mais se rapportant à tous les autres itinéraires: *Itinerarium Antonini*, *Itinerarium maritimum*, *Itinerarium Hierosolymitanum = Burdigalense*, *Itineraria Gaditana*)³ et enfin J. Fischer, le célèbre exégète des manuscrits de Ptolémée⁴, ainsi que son émule G. Schütte⁵, moins connu en général, mais familier à nous, Roumains, grâce aux critiques formulées par V. Pârvan à l'adresse de son œuvre⁶. Avec W. Kubitschek, auteur de nombreux et pondéreux articles dans la *Realencyklopädie* concernant les itinéraires, les cartes et les stations de poste⁷, une nouvelle époque commence dans l'histoire de la recherche des géographes et des itinéraires d'époque romaine. On peut considérer qu'elle fut continuée par O. Cuntz avec son édition critique de 1929 des *Itineraria Antonini Augusti et Burdigalense*⁸, pour arriver, de nos jours, à E. Polaschek, auteur de l'ample article sur l'œuvre géographique de Ptolémée dans la même *Realencyklopädie*⁹ ou à E. Weber, le dernier exégète, à notre connaissance, de la *Tabula Peutingeriana*¹⁰.

Avec la découverte de la photogrammétrie aérienne – parmi les pionniers de cette méthode ne citons ici que J. Baradez¹¹, J. Bradford¹², R. Chevalier¹³, G. Schmiedt¹⁴ et, sans doute, notre compatriote D. Adameşteanu¹⁵ – le cercle des spécialistes en géographie historique semble s'être fermé encore plus. D'autant plus intéressantes nous paraissent par conséquent les tentatives d'immixtion des historiens, des juristes ou des archéologues dans ce problème. Trois de celles-ci, sur lesquelles nous reviendrons dans ce qui suit, jouissent déjà de la notoriété. Il s'agit d'abord de Denis van Berchem d'après lequel *Itinerarium Antonini* serait une liste de *mansiones*, en fait des bureaux où l'on percevait l'impôt en nature destiné à l'armée et nommé *annona militaris*¹⁶. Selon Annalina et M. Levi, des *mansiones* seraient représentées aussi dans la *Tabula Peutingeriana* où il s'agirait cependant du service de poste romain, *cursus publicus*, en son entier¹⁷. Une importance particulière revêt, enfin, à notre sens, le concept lancé par un spécialiste en histoire des structures urbaines chez les Romains, Fr. Vittinghoff, à savoir le concept de «topographie juridique», appelé à distinguer entre *civitates* et *canabae*¹⁸.

¹ C. Müller, *Itinéraires*, dans *Encyclopédie Didot. Supplément*, Paris, 1883–1901.

² H. et R. Kiepert, *Formae orbis antiqui*, Berlin, 1894–1914.

³ K. Miller, *Itineraria Romana. Römische Reisewege an der Hand der Tabula Peutingeriana*, Stuttgart, 1916.

⁴ La bibliographie complète des travaux de J. Fischer chez G. Schütte, *Ptolemy's Map of Northern Europe. A Reconstruction of Prototypes*, Copenhagen, 1917, p. 147–148.

⁵ G. Schütte, *op.cit.* (note 4).

⁶ V. Pârvan, *Getica*, Bucarest, 1926, p. 251–255 et *passim*.

⁷ W. Kubitschek, RE, 9, 1914, col. 2308–2363 s.v. *Itinerarien*; RE 10, 1917, col. 2022–2149 s.v. *Karten*; RE, 14, 1930, col. 1231–1252, s.v. *Mansio*.

⁸ O. Cuntz, *Itineraria Romana. I. Itineraria Antonini Augusti et Burdigalense*, Leipzig, 1929.

⁹ E. Polaschek, RE, Supplbd., 10, 1965, col. 680–833 s.v. *Claudius Ptolemaios. Das geographische Werk*.

¹⁰ E. Weber *Tabula Peutingeriana. Codex Vindobonensis 324. Kommentar*, Graz, 1976.

¹¹ J. Baradez, *Fossatum Africae. Vue aérienne de l'organisation romaine dans le Sud algérien*, Paris, 1949.

¹² J. Bradford, *Ancient Landscapes. Studies in Field Archaeology*, Londres, 1957.

¹³ R. Chevalier et A. Caillemier, *Atlas de centuriations romaines de Tunisie*, Paris, 1956; R. Chevalier, *Bulletin d'Archéologie Marocaine*, 2, Suppl., 1957; Idem, *L'avion à la découverte du passé*, Paris, 1964.

¹⁴ G. Schmiedt, *Atlante aerofotografico delle sedi umane in Italia*, Florence, 1970.

¹⁵ La bibliographie de D. Adameşteanu (jusqu'en 1980) a été dressée par Al. S. Ştefan dans l'introduction au volume de D. Adameşteanu, *Civilizații antice din Italia meridională. Basilicata antică. Istorie și monumente*, Bucarest, 1983, p. 15–22.

¹⁶ D. van Berchem, *Mémoires de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 80, 1937, p. 117–201.

¹⁷ A. et M. Levi, *Itineraria Picta. Contributo allo studio della Tabula Peutingeriana*, Rome, 1967.

¹⁸ Fr. Vittinghoff, dans *Studien zur europäischen Vor- und Frühgeschichte*, Neumünster, 1968, p. 132–142; Idem, *Chiron*, 1, 1971, p. 299–318.

Mettant à profit les conclusions de toutes les études à peine citées – dans la mesure où elles ont eu en vue la zone aussi qui retient notre attention – la recherche roumaine du Bas-Danube «aspirant à suivre leur exemple et à emboîter leurs pas» (ISM, I, 54 dans la traduction de l'éditeur, D.M. Pippidi) a parcouru en général les mêmes étapes. Après les exceptionnelles enquêtes de terrain entreprises par le topographe et le cartographe P. Polonic, qui ne se sont malheureusement matérialisées – sous sa propre signature – qu'en deux brèves mémoires¹⁹, les grands historiens de la Dobroudja romaine, Gr. Tocilescu²⁰, V. Pârvan²¹ et R. Vulpe²² ont continué ses recherches en les mettant en corrélation avec les informations historiques et ont ainsi constitué la base de données dont on se sert aujourd'hui encore. On ne saurait, certes, omettre de ce sommaire passage en revue, fatalement incomplet, les contributions plus ou moins étendues de Gh. Ștefan²³, E. Popescu²⁴, P. Diaconu²⁵, Al. Vulpe²⁶, Emilia Doruțiu-Boilă²⁷, A. Aricescu²⁸ et – s'il est permis – de nous-même avec M. Zahariade²⁹. Pour des raisons faciles à comprendre – mais d'autant plus inexplicables vu que du satellite on pouvait distinguer jusqu'aux visages des participants aux fouilles archéologiques d'Histria, par exemple – la recherche aérographique roumaine a démarré plus lourdement. Après quelques essais de début dûs à Emilia Doruțiu-Boilă³⁰, P. Alexandrescu³¹ ou Ioana Bogdan-Cătănicu³², suivent les recherches de photogrammétrie aérienne entreprises par Al. S. Ștefan³³, élève de D. Adameșteanu, recherches interrompues brusquement, avant de se constituer en une enquête totale de la région sise entre le Danube et la mer Noire. Elles seront – on l'espère – reprises et menées à bonne fin par Cristina Crăciun.

Les considérations ci-après ne prétendent pas être des contributions de géographie ou de topographie antiques proprement dites. Malgré la collaboration de Iuliana Barnea, nos intentions sont plus modestes. En traitant tour à tour de l'importance du texte de Ptolémée pour le dépistage des *civitates* indigènes tellement discutées, de la signification des vignettes de *Tabula Peutingeriana* pour l'histoire des villes de la Dobroudja et, enfin, de l'hypothèse concernant la similitude des territoires urbains romains et les évêchés du VI^e s. apr. J.-C., nos considérations montrent, croyons-nous, avec assez de clarté qu'il s'agit d'une démarche qui va de l'histoire et de l'archéologie vers la géographie et même vers la topographie antique, avec des conséquences que nous espérons bénéfiques pour toutes ces sphères de la recherche de l'antiquité.

★

La question des stations indigènes (*civitates*) et des rapports de celles-ci avec les baraquements militaires (*canabae*) a été beaucoup débattue dans la littérature spécialisée. Comme nous avons largement traité ailleurs de cette question³⁴, il suffit de citer ici les opinions principales, strictement nécessaires à l'entendement de ce qui suit. Ainsi, après que Mommsen³⁵, suivi entre autres par A. Schulten³⁶ et D. Vaglieri³⁷, avait comparé la structure des *canabae* à celle d'un *conventus*, en parlant même d'un droit des *canabae*, il a fallu l'intervention lucide de O. Bohn, selon lequel les *canabae* constituaient des noyaux *sine iure civitatis* ou, de ses propres mots «Staatsrechtlich gab es keine *canabae*, sie gehörten zum *territorium legionis*, kamen und verschwanden mit dem Lager»³⁸. Dans la mesure où les unités militaires n'avaient elles non plus personnalité juridique, comme allait le démontrer plus tard Fr. Vittinghoff³⁹ – les territoires militaires appartenant en fait au fisc impérial d'après les opinions concordantes de A. Schulten⁴⁰ et de H. von Petrikovitz⁴¹ – il résulte que les seules unités qui pouvaient aspirer à *ius*

¹⁹ P. Polonic, *Natura*, 24, 1935, 6, p. 21–26 et 24, 1935, 7, p. 18–26.

²⁰ Gr. Tocilescu, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*, Bucarest, 1900.

²¹ V. Pârvan, *Ulmetum I* (AARMSI, II, 34, 1911–1912), p. 497 et suiv.; Idem, *Descoperiri nouă în Scythia Minor* (AARMSI, II, 35, 1913).

²² R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938.

²³ Gh. Ștefan, *Dacia*, NS, 2, 1958, p. 317–329.

²⁴ Em. Popescu, *Dacia*, N.S., 13, 1969, p. 403–415; Idem, *Tabula Imperii Romani. L35 Romula–Durostorum – Tomis*, Bucarest, 1969; Idem, *BZ*, 66, 1973, p. 359–382.

²⁵ P. Diaconu, *Pontica*, 4, 1971, p. 311–318.

²⁶ Al. Vulpe, *StCl*, 6, 1964, p. 233–247.

²⁷ Emilia Doruțiu-Boilă, *SCIV*, 15, 1964, 1, p. 131–135.

²⁸ En dernière instance dans *Armata în Dobrogea romană*, Bucarest, 1977, p. 134–178.

²⁹ Al. Suceveanu, *M. Zahariade*, *Dacia*, N.S., 31, 1987, 1–2, p. 87–96.

³⁰ Emilia Doruțiu-Boilă, *Peuce*, 2, 1971, p. 37–46.

³¹ P. Alexandrescu, *Peuce*, 2, 1971, p. 27–35.

³² Ioana Bogdan-Cătănicu, dans *Tropaeum Traiani. I. Cetatea*, Bucarest, 1979, p. 47–63.

³³ Al. S. Ștefan, *Photo-Interprétation*, 1, 1986, 1, p. 1–16 avec la bibliographie complète (jusqu'en 1985) de l'auteur à la p. 5; Idem, *Photo-Interprétation*, 2, 1986, 3, p. 27–29; Idem, dans *Actes du Colloque international du CNRS. Aix-en-Provence 1985*, Paris, 1987, p. 191–209.

³⁴ Al. Suceveanu, *M. Zahariade*, *Dacia*, N.S., 30, 1986, 1–2, p. 109–120.

³⁵ Th. Mommsen, *Gesammelte Schriften*, VI, Berlin, 1910, p. 176–203.

³⁶ A. Schulten, *RE*, 3, 1899, col. 1451–1456 s.v. *canabae*.

³⁷ D. Vaglieri, dans E. De Ruggiero, *Dizionario epigrafico di antichità romane*, II 1, 1961², p. 59–63.

³⁸ O. Bohn, *Germania*, 10, 1926, p. 32, et. en général, p. 25–36.

³⁹ Fr. Vittinghoff, *Chiron*, 1, 1971, p. 302.

⁴⁰ Voir note 36.

⁴¹ H. von Petrikovitz, dans *Actes du VII^e Congrès International d'épigraphie grecque et latine*, Bucarest–Paris, 1979, p. 242.

civitas étaient les anciennes stations indigènes qui s'appelaient soit *vici*, soit *oppida*, soit même *civitates*. Seules ces dernières pouvaient ainsi donc se municipaliser, tel que l'a prévu O. Bohn⁴², comme l'a largement démontré Fr. Vittinghoff⁴³ et l'ont prouvé pratiquement, par leurs recherches, A. Mócsy⁴⁴ ou L. Mrozewicz⁴⁵. Le plus tôt à l'époque de Marc-Aurèle, mais sûrement sous Septime Sévère – qui légalise les mariages des militaires⁴⁶ – les *canabae* (dont Tacite nous dit, au cas de Vetera, avoir été construites *in modum municipii*; *Historiae*, IV, 22) peuvent devenir municipes, comme il arrive à Apulum⁴⁷ et probablement à Durostorum⁴⁸. Ainsi donc, jusque vers la seconde moitié du II^e siècle apr. J.-C., voire même jusqu'au début du III^e s., l'image stéréotypée du *limes* romain doit avoir été celle de garnisons militaires romaines entourées de *canabae* (en général dans le cas des légions) ou *vici* (de règle, dans le cas des auxiliaires, comme l'avait entendu H. von Petrikovitz⁴⁹ et comme a essayé de le «légiférer», sans succès, Fr. Vittinghoff⁵⁰) qui coexistent avec les stations indigènes (*vici*, *oppida*, *civitates*).

L'attraction du schéma – inévitable au stade actuel où se trouve la recherche historique roumaine – nous a portés à généraliser cette situation sur l'entier *limes* de la Dobroudja. Et même si nous avons heureusement manifesté une certaine retenue quant à postuler celle-ci dans le nord-est de la Dobroudja (où vers le début des années '70 nous ne prévoyons l'existence d'aucune capitale de territoire) et partiellement dans le sud-ouest de la zone (pour les mêmes raisons), nous avons supposé la situation standard décrite ci-dessus comme existante à Aegyssus, Noviodunum, Arrubium, Troesmis, Beroe-Cius (avec certaines réserves), Carsium, Capidava et Axiopolis⁵¹. Les choses en sont-elles vraiment ainsi? Autrement dit, toutes les stations indigènes de ces localités – parallèlement aux *canabae* ou aux *vici* des unités militaires – aient-elles eu le statut de *civitates*? Dans une contribution importante de 1963, R. Vulpe n'accordait ce statut qu'aux stations de Noviodunum, Aegyssus, Troesmis, Carsium et Axiopolis⁵², alors que nous constatons, deux décennies plus tard, l'inexistence de toute forme de station civile à Murighiol-Independența (= Halmyris), le camp romain de haute époque superposant l'ancienne station indigène⁵³. En corroborant la prévision du grand historien avec notre propre expérience et jusqu'à ce que celle-ci puisse être généralisée – ce qui serait une situation idéale – essayons d'identifier – jusqu'à l'épreuve contraire – un critère pour trancher ce problème épineux. La réponse paraît nous être donnée, comme nous l'avons suggéré au début de cette contribution, par le Guide géographique (Γεωγραφική ὑφήγησις) dû à Claude Ptolémée.

Malheureusement, ce n'est là ni la place ni le cas d'entrer dans la question des sources dont s'est servi le géographe d'Alexandrie. Selon l'opinion unanime des spécialistes, celui-ci aurait étendu son enquête depuis les cartes des logographes milésiens (Thales, Anaximandre ou Hecataios) à Hérodote et ensuite, sans doute, aux grands géographes hellénistiques Eratosthène de Cyrène (le premier qui cherche à mesurer le méridien terrestre) et surtout Hipparque (qui introduit la division du cercle en 360 degrés et, en géographie, les méridiens et les parallèles). Plus intimes pour Ptolémée ont été, sans doute, la célèbre carte de M. Vipsanius Agrippa, exécutée sur l'ordre d'Auguste (œuvre conservée aujourd'hui grâce seulement aux citations de Pline l'Ancien mais employée paraît-il par Strabon aussi)⁵⁴ et l'ouvrage de Marinus de Tyr cité par Ptolémée lui-même comme prédécesseur immédiat. Tellement immédiat cependant, que E. Polaschek doute de ce que Marinus eût pu constituer sa source directe et maintient dans la liste des sources possibles de Ptolémée un hypothétique itinéraire impérial (*Reichsitinerar*)⁵⁵. Tout au moins aussi intéressante se montre la question des manuscrits de Ptolémée. La critique moderne cherche à avancer le plus près de la source au-delà du manuscrit signé du nom d'Agathodaimon, identifié à un scribe alexandrin du V^e siècle⁵⁶. Nous disons intéressante dans la mesure où l'humanité a mis plus de 1000 ans pour réussir la projection cylindrique de Mercator en 1578 (*Tabulae geographicae ad mentem Cl. Ptolemaei*).

Mort vers l'an 167 apr. J.-C.⁵⁷ – ce qui constitue un relatif *terminus antequem* – Ptolémée aura eu en vue, dans ses grandes lignes, la situation de la première moitié du II^e s. Le problème posé à ce propos est de savoir en quelle mesure il s'est soumis sans conditions à ses sources et, corrélativement, a essayé de mettre cette situation

⁴² Voir note 38.

⁴³ Voir note 18.

⁴⁴ A. Mócsy, *Pannonia and Upper Moesia*, Londres-Boston, 1974, p. 139-147.

⁴⁵ L. Mrozewicz, *Balcenia Posnaniensis*, 3, 1984, p. 285-297.

⁴⁶ Fr. De Martino, *Storia della costituzione romana*, IV, 2, Naples, 1975², p. 940.

⁴⁷ M. Macrea, *Viața în Dacia romană*, Bucarest, 1969, p. 126-128; Fr. Vittinghoff, dans *Studien* (cité à la note 18), p. 137-138.

⁴⁸ B. Gerov, *Klio*, 59, 1977, 2, p. 299-309.

⁴⁹ H. von Petrikovitz, *Bonner Jahrbücher*, 161, 1961, p. 479.

⁵⁰ Voir la note 18. En fait, il existe des exceptions: des *vici* auprès des *castra* de légions à Argentoratum et à Lambaesis et des *canabae* auprès des *castra* auxiliaires de Castra Regina, Dimum et

Abrittus. La bibliographie chez Al. Suceveanu, M. Zahariade, *op. cit.* (note 34), p. 116-117.

⁵¹ Al. Suceveanu, *Viața economică în Dobrogea romană*, Bucarest, 1977, p. 57-75.

⁵² R. Vulpe, dans *Acta Antiqua Philippopolitana*, Sofia, 1963, p. 147-156.

⁵³ Outre l'article cité en note 29 voir aussi M. Zahariade, Al. Suceveanu et coll., *Dacia*, N.S., 31, 1987, p. 97-106.

⁵⁴ P. Schnabel, *Philologus*, 4, 1935, p. 405 et suiv.

⁵⁵ E. Polaschek, *op. cit.* (note 9), col. 759.

⁵⁶ G. Schütte, *op. cit.* (note 4), p. 1-10.

⁵⁷ Fr. Lammert, *RE*, 13, 1959, 2, col. 1788-1791, s.v. Claudios Ptolemaios.

à jour. C'est là un dilemme qui – à notre avis – est valable pour tout ce que l'on nomme aujourd'hui, parfois avec une emphase imméritée, *Quellenforschung*. La question atteint des dimensions toutes spéciales dans la Dacie intra- et extracarpatique où l'enquête récente de Ioana Bogdan-Cătănicu⁵⁸ se heurte à des difficultés – explicables – lorsqu'il s'agit de dater la situation décrite par Ptolémée du temps de la province de Dacie et non seulement, comme on l'a soutenu et on le fait encore⁵⁹, du royaume dace. Autrement dit, la continuité des anciennes *davae* daciennes, désignées chez Ptolémée par πόλεις de la nouvelle province, changerait radicalement l'image traditionnelle qui veut que tous ces centres fussent détruits lors des guerres daciennes. La question, pour la Dacie, mérite que l'on continue l'enquête. Notons pour l'instant que ce qui constitue une difficulté dans la zone nord-danubienne représente, corrélativement, un facteur favorisant au sud du Danube. En d'autres mots, plus les localités (πόλεις) que nous présente Ptolémée pour la région sise entre le Danube et la mer Noire sont anciennes, d'autant plus difficile devient leur identification avec les *canabae* (respectivement *vici*) des nouvelles unités militaires installées au Bas-Danube. Même en signalant le fait que tous les manuscrits ne contiennent pas la mention de la V^e légion Macedonica à Troesmis⁶⁰ (amenée là de toute façon sous Trajan), ce qui rend nulle sa valeur de *terminus postquem* pour la Dobroudja ptolémaïque (la mention – soit dit en passant – pouvait être ajoutée plus tard), il résulte que la situation que décrit Ptolémée pour la zone du Danube à la Mer Noire peut être projetée au moins au I^{er} s. apr. J.-C. sinon encore plus tôt. Le problème qui se pose cependant – cette fois-ci de même qu'en Dacie – est de savoir en quelle mesure elles ont continué d'exister au II^e siècle aussi, en constituant les bien connues *civitates* en tant que doublets des baraques militaires. A retenir, afin de ne plus revenir là-dessus, que ni l'ancienneté hypothétique de ces localités, ni leur désignation comme πόλεις ne permettent de les identifier aux *canabae/vici* des unités militaires, ceux-là n'étant pas reconnus juridiquement. Avec cela, passons à l'analyse du texte de Ptolémée à la lumière des découvertes archéologiques et épigraphiques, afin de vérifier, nous le répétons, en quelle mesure ce texte peut constituer un repère pour constater l'existence, pendant la première partie du II^e s., des stations civiles (*civitates*) qui forment le doublet bien connu *civitas/canabae*.

Avant d'entrer toutefois dans le cœur de la question, notons que, après une énumération des localités de Sud au Nord (ce qui laisse ouverte la possibilité d'employer, dans ce cas aussi, un *Reichsitinerar*), Ptolémée (III, 10, 6) dit:

Μεταξὺ δὲ τοῦ ποταμοῦ πόλεις αἴδε·

Δαουσδάυα νγ' μδ' γο"

Τιβίσκα νε' μς' γ'.

L'expression du titre étant elliptique, les éditeurs roumains des F.H.D.R. traduisent «Entre le fleuve [et le mont Haemus] se trouvent les villes: Dausdava 53° 44'40'»

Tibisca 55° 46'20'»

Si cependant, entre le très hypothétique Haemus, évoqué seulement au début du chapitre, et la beaucoup plus plausible Mer Noire (Πόντος), évoquée à peine deux paragraphes avant cela, on choisit cette dernière variante et l'on complète, comme il nous semble normal:

«Entre le fleuve [et la mer] il y a les villes», on obtient peut-être une localisation plus convenable pour les deux toponymes mystérieux (et, reconnaissons-le, peu discutés dans la littérature spécialisée), de façon surprenante confirmés par les coordonnées ptolémaïques fort critiquées.

Tibisca, mentionnée donc à 55° de longitude et 46°20' de latitude, se sera trouvée à environ 40 km sud d'Aegyssus (Tulcea), approximativement sur l'emplacement de la localité actuelle de Slava Rusă. Sans vraiment aborder ici le dossier compliqué du nom antique de cette localité, dossier dont les protagonistes sont le regretté A. Aricescu⁶¹ et Emilia Doruțiu-Boilă⁶², nous désirons évoquer seulement une communication inédite (Constantsa 1973) due à R. Vulpe, où l'on proposait d'emplacer Tibisca à Slava Rusă⁶³. La motivation, avec l'argumentation respective, nous en reste inconnue; il nous faut cependant reconnaître – l'équidistance requise observée – qu'elle constitue un argument supplémentaire nous permettant de postuler une consonne – quelle qu'elle soit – devant la variante invraisemblable, du point de vue philologique, *Ibida*, comme elle paraissait dans le texte de Procope⁶⁴.

Chez Ptolémée, le toponyme *Tibiscum/a* est trois fois mentionné (III, 8, 4; III, 10, 6), ce qui confirme la possibilité d'erreurs de transcription. L'autre toponyme, *Dausdava*, a été localisé par W. Tomaschek à Razgrad⁶⁵.

⁵⁸ Ioana Bogdan-Cătănicu, *Dacia*, N.S., 34, 1990, p. 223–234.
⁵⁹ V. Pârvan, *op. cit.* (note 6), p. 274; Al. Vulpe, *op. cit.* (note 26), p. 236.

⁶⁰ E. Polaschek, *op. cit.* (note 9), col. 734.

⁶¹ A. Aricescu, *BMI*, 40, 1971, 3, p. 58–60.

⁶² Emilia Doruțiu-Boilă, *StCl*, 18, 1979, p. 145–149.

⁶³ Pour cette communication voir A. Aricescu, *Armata* (note 28), p. 231.

⁶⁴ *Ibidem*, p. 149. *Codex Vaticanus* indique dans le texte de Procope *De aedif.*, IV, 7, 16–19 μετὰ τοῦτον Ἴβιδα (au lieu de τοῦτο qui s'accorderait avec ὀχύρωμα) d'où il résulte une consonne (v) de plus, qui a pu être déformée par le copiste.

⁶⁵ W. Tomaschek, *Die alten Thraker. Eine ethnologische Untersuchung*, II, 2, Vienne, 1980², p. 70.

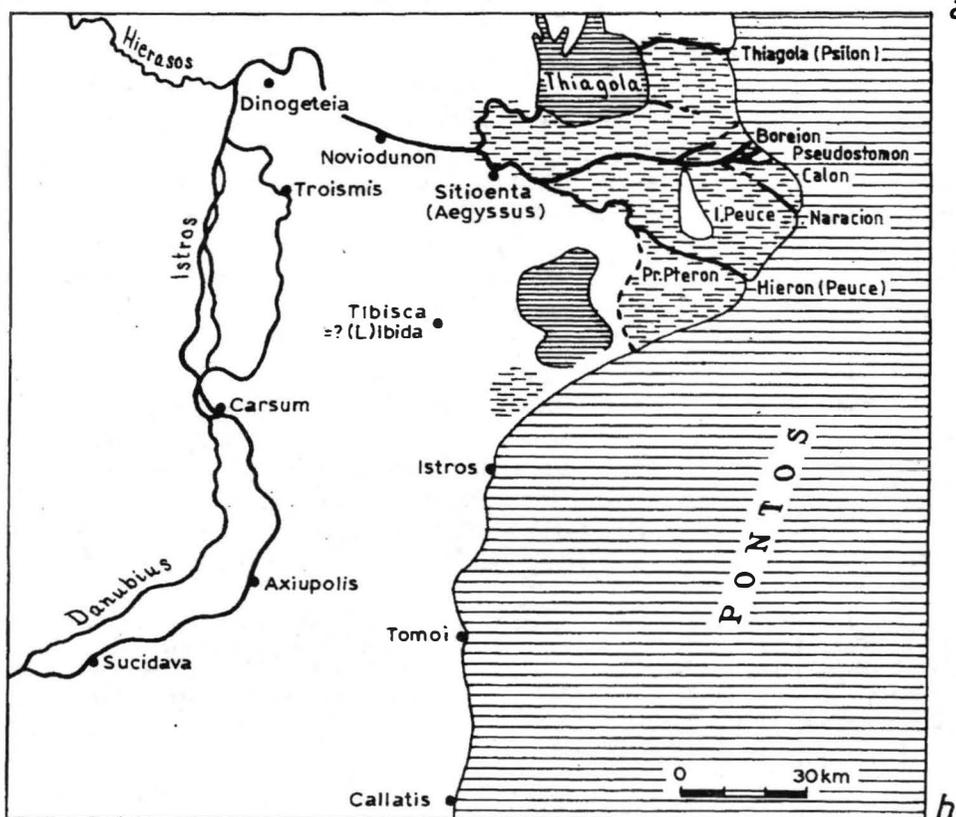
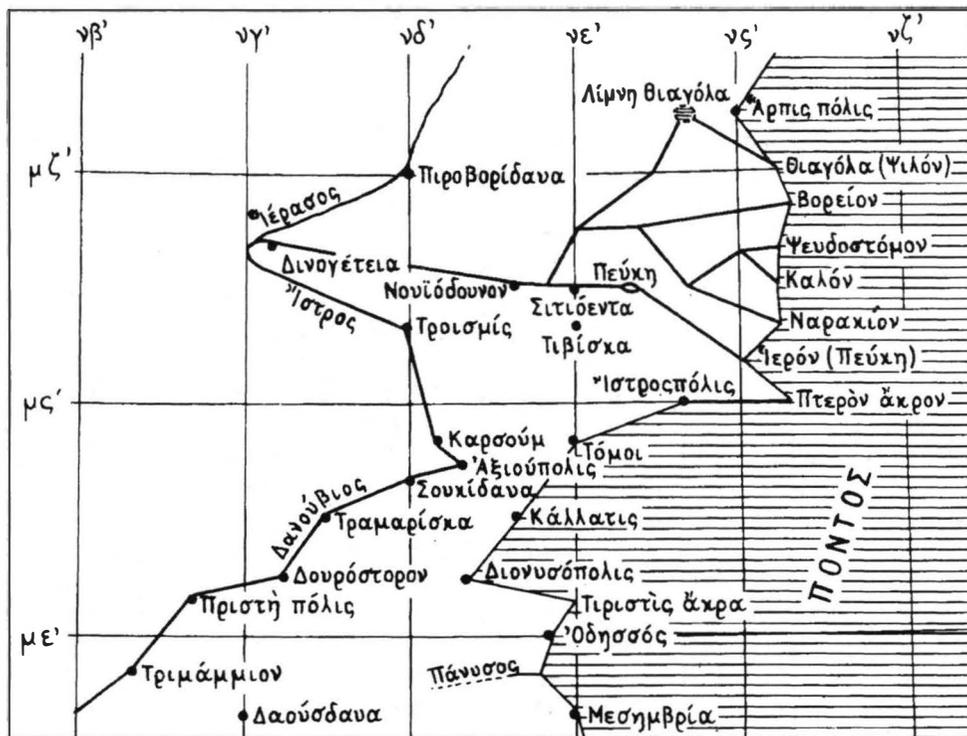


Fig. 1. La Dobroudja ptolémaïque. a d'après les coordonnées ptolémaïques; b d'après les coordonnées actuelles (le Delta du Danube d'après dr. ing. N. Panin).

Mais il a été démontré, avec des arguments solides, qu'à Razgrad s'est trouvé l'antique Abrittus⁶⁶. Cela signifie qu'il faut localiser Dausdava ailleurs et qu'elle pourrait être mise en rapport avec la non moins mystérieuse civitas Ausdecensium⁶⁷. La liaison que nous suggérons ici a cependant deux implications, chacune importante en son genre. D'abord on devrait abandonner son ancienne et hypothétique localisation à Cetatea, en faveur d'un emplacement vers le sud-ouest, plus près des coordonnées ptolémaïques⁶⁸. Ensuite, on pourrait envisager aussi une origine locale de ces Ausdecenses, plus conforme au statut de *civitas peregrina* qu'implique l'inscription bien connue⁶⁹, outre celle qui les fait venir de la zone sud-thrace, déduite par la dérivation de l'ethnonyme de la stratégie ΟυσΔΙΚΗΣΙΚΗ⁷⁰. Cela parce que, à la lumière de la chronologie des déplacements de ce genre du Sud au Nord⁷¹, nous ne croyons pas qu'il puisse être question de placer la présence d'une population sud-thracique en Dobroudja dès les I^{er} siècle av. J.-C. – I^{er} s. apr. J.-C., et encore sous la forme d'une *civitas peregrina*.

Disons, pour revenir au problème qui nous intéresse ici, que les localités (πόλεις) nommées par Ptolémée sur le Danube (Danubius jusqu'à Axiopolis, Istros par la suite; III, 8, 1; 10, 1) sont, par ordre, les suivantes: Sucidava, Axiopolis, Carsium, Troesmis, Dinogetia, Noviodunum, Aegyssus (III, 10, 5). Pas besoin de discuter de l'exactitude des coordonnées de ces localités; il suffit de comparer la carte de Ptolémée à la carte moderne (fig. 1). Par contre, la documentation à notre portée pour démontrer l'existence de ces *civitates* nous oblige à les présenter suivant un autre ordre.

C'est ainsi que l'exemple le plus clair d'existence d'une pareille *civitas* se trouve à Troesmis (Τροισμῖς chez Ptolémée). Elle a été définitivement démontrée dès 1953 par R. Vulpe. En effet, l'inscription qu'il publia en 1953 parle d'un certain Lucius Licinius Clemens *q(uin) q(uennalis) [c]anab(ensium) et dec(urio) Troesm(ensium)*, ce qui atteste, entre 158 et 160 apr. J.-C., l'existence parallèle des deux unités, les *canabae* de la V^e légion Macedonica et la cité (*civitas*) de Troesmis⁷². Confirmée aussi par d'autres découvertes épigraphiques⁷³, ainsi que par la configuration du terrain, où l'on peut reconnaître deux cités (l'une à l'Ouest, l'autre à l'Est, des reconstructions tardives, probablement, sur les deux noyaux du début⁷⁴), la situation de Troesmis pourrait représenter un modèle pour le Bas-Danube en son entier (même plus) si l'on pouvait démontrer la continuité – de fait et de droit – entre la localité Troesmis de l'an 15 apr. J.-C. d'Ovide (*Ex Ponto*, IV, 9, 79: probablement *urbs* en jugeant par analogie avec Aegyssus; I, 8, 11) et la cité dont font état les sources géographiques et épigraphiques pendant la première partie du II^e siècle apr. J.-C.

Jusqu'à la confirmation de la continuité – à la suite surtout de recherches archéologiques systématiques – nous estimons que le fait simple qu'Ovide a désigné la station d'Aegyssus (Tulcea) comme *vetus urbs* (*Ex Ponto*, I, 8, 11) permettrait d'inclure cette localité aussi sur la liste de celles qui auront joui, plus tard, de l'existence d'une telle *civitas*. Quoique incomplètes et par malheur sommairement publiées⁷⁵, les recherches archéologiques sur la colline du Monument de Tulcea attestent l'existence d'un édifice thermal – à l'intérieur du mur d'enceinte ou partiellement superposé par celui-ci, mur probablement tard – qui ne pouvait pas se trouver à l'intérieur d'un camp. Si dans l'endroit indiqué on ne se trouve pas, par l'absurde, dans les *canabae* (dans ce cas = *vicus*) de celui-ci, alors il est fort possible que sur la colline du Monument ait existé aussi bien la ville mentionnée par Ovide, que la station civile (*civitas*) dont parlait Ptolémée sous la dénomination, évidemment corrompue, de Σιτιόεντα. Dans ce cas, le camp – probablement une station de flotte à laquelle se sera ajouté plus tard une cohorte⁷⁶ – doit s'être trouvé ailleurs, comme semble l'avoir déjà compris C. Brătescu⁷⁷.

L'enquête concernant les autres πόλεις ptolémaïques de la Dobroudja nous oblige à migrer totalement du domaine des sources écrites (qui, à partir de là, manquent complètement dans la question qui nous intéresse ici) dans celui de la topographie antique. De ce point de vue, la situation la plus explicite, après Troesmis, se retrouve à Axiopolis – Ἀξιούπολις chez Ptolémée – où les recherches près de Cernavoda ont permis d'identifier pas moins de trois cités partiellement superposées. Comme on ne peut se fier ni à la chronologie relative et encore moins à celle absolue postulées par Gr. Tocilescu⁷⁸, nous nous contentons de suggérer – par analogie avec

⁶⁶ Th. Ivanov dans *Serta Kazarowiana*, II, Sofia, 1955, p. 175–183; R. Vulpe, SCIV, 6, 1955, 3–4, p. 939.

⁶⁷ CIL, III, 14437², avec les améliorations de lecture de D. Tudor, AUB, 5, 1965, p. 45–47.

⁶⁸ La localisation, proposée par D. Tudor, *op. cit.* a été acceptée jusque dans la dernière synthèse (en collaboration avec Al. Barnea) de l'auteur de cet article (*La Dobroudja romaine*, Bucarest, 1991, p. 54).

⁶⁹ D. Tudor, *op. cit.* (note 67) avec notre accord de *Viața economică* (note 51), p. 74–75.

⁷⁰ G.G. Mateescu, BCMI, 9, 1916, 33, p. 38 suivi par V. Pârvan, *Ausonia*, X, 1921, p. 202 et R. Vulpe, SCIV, 4, 1953, 3–4, p. 733–741.

⁷¹ Pour la chronologie de la pénétration des Besses en Dobro-

udja voir en dernière instance Em. Zah, Al. Suceveanu, SCIV, 22, 1971, 4, p. 567–578 avec l'entière bibliographie antérieure.

⁷² R. Vulpe, SCIV, 4, 1953, 3–4, p. 557–559. Les deux inscriptions figurent à présent dans ISM, V, 155 et 158.

⁷³ Une tentative d'ordonner ce matériel épigraphique chez Al. Suceveanu, *op. cit.* (note 68), p. 50.

⁷⁴ Al. S. Ștefan, BMI, 40, 1971, 4, p. 43–52.

⁷⁵ A. Opaî, Pontica, 10, 1977, p. 307–311.

⁷⁶ Al. Suceveanu, *op. cit.* (note 68), p. 70.

⁷⁷ C. Brătescu, AD, 9, 1928, p. 38.

⁷⁸ Gr. Tocilescu, dans *Festschrift Otto Hirschfeld*, Berlin, 1903, p. 354–359; I. Barnea, SCIV, 11, 1960, 1, p. 69–80.

Troesmis – que, sans égard à leurs phases de reconstruction, ces cités ont commencé par être différents noyaux illustrant peut-être les *canabae* (= *vicus*) des alentours du camp fortifié – occupé probablement par une station de flotte⁷⁹ – et respectivement la station civile (*civitas*) adjacente.

Jusque récemment, nos connaissances sur la station de Carsium (auj. Hârşova), chez Ptolémée Καρσούμ (forme corrompue, ici aussi), se limitaient à l'ensemble du Sud de la ville moderne, où avaient été identifiées trois cités parfaitement superposées⁸⁰. Rien n'aurait donc permis une interprétation du genre précédemment discuté, jusqu'à la reprise récente des recherches archéologiques. Ici nous avons en vue non seulement les fouilles proprement dites effectuées, entre autres, par Gh. Cantacuzino, fouilles qui ont identifié une ou plusieurs enceintes qui paraissent entourer une vaste superficie (approx. égale à celle de la ville moderne), que plutôt l'interprétation de Cristina Crăciun – sur la base des photographies aériennes – qui croit que l'on pourrait individualiser là deux noyaux⁸¹. En attendant la publication adéquate des résultats obtenus par les recherches pluridisciplinaires de Carsium, il faut nous contenter là aussi de la suggestion que les deux noyaux représentent, d'une part, le camp (occupé successivement par plusieurs unités auxiliaires⁸²) et les *canabae* (= *vicus*), d'autre part la station civile (*civitas*) adjacente.

La cinquième et dernière station de la liste ptolémaïque recherchée par les archéologues⁸³ se trouve à Noviodunum (Isaccea). Le siège, fort probablement principal, de la flotte flavienne du Danube (*classis Flavia Moesica*)⁸⁴ aurait pu bénéficier, outre de ses propres *canabae* (= *vicus*), d'une station civile (*civitas*) que Ptolémée nommât Νοῦϊόδοῦνον. Seulement, des difficultés majeures s'opposent à sa postulation sur l'aérophotogramme obtenu. Dans le cadre de la grande cité, Al. S. Ştefan identifie deux noyaux (d'Est et d'Ouest), mais il y voit des phases de la cité tardive⁸⁵. En admettant – tout comme là-dessus – qu'il s'agisse de reconstructions tardives de quelques noyaux antérieurs, notons que dans le noyau de l'Est on voit une construction thermale clairement superposée par l'enceinte tardive⁸⁶, ce qui prouve qu'il y avait là soit les *canabae* (= *vicus*) du camp, soit la station civile (*civitas*).

Si à propos de Sucidava (auj. Izvoarele; chez Ptolémée Σουκίδαυα) on ne sait rien, vu l'absence de toute recherche⁸⁷, la situation de Dinogetia reste une véritable énigme. Recherchée depuis plusieurs décennies, l'île actuelle de Bisericuța (Garvân) ne nous offre que l'image d'une cité tardive qui superpose une faible station autochtone⁸⁸. La variété déconcertante du matériel téglulaire militaire (attestant au moins une station de flotte doublée successivement de deux cohortes, sans plus parler des tuiles appartenant aux légions V^e Macedonica et I^e Italica⁸⁹) nous oblige à postuler ici l'existence d'un camp avec les respectives *canabae* (en ce cas aussi = *vicus*), mais rien dans la zone ne nous permet de supposer l'existence d'une station civile (*civitas*) que Ptolémée ait dénommée Δινογέτεια πόλις. Tellement surprenante nous apparaît cette réalité que – au risque de rouvrir une autre *vexata questio* – nous nous demandons si l'hypothèse selon laquelle Dinogetia se serait trouvée initialement sur la rive gauche du Danube, à Barboși, ne devrait être sérieusement réanalysée, cela d'autant plus que le texte de Ptolémée peut lui-même prêter à des confusions⁹⁰. Ainsi, par exemple, Ptolémée dit clairement quelque part (III, 10, 1) que le Danube tourne κατὰ Δινογέτειαν πόλιν «devant la cité Dinogetia», ayant les degrés νγ' ; μς' γο'' (53°; 46°40'), emplacement et coordonnées confirmés aussi dans III, 8, 2, alors que Dinogetia est située à νγ' ; μς' γο'' (53°10'; 46°40'; III, 10, 5 : 10' de longitude donc plus à l'Est que le coude du Danube). Ailleurs cependant, dans la suite du passage de III, 8, 2, il dit: καὶ ἔτι τῷ Ἰεράσῳ ποταμῷ ὅς κατὰ Δινογέτειαν ἔκτραπει ἀπὸ τοῦ Ἰστρου πρὸς ἄρκτους καὶ ἀνατολὰς φέρεται «[La Dacie est limitée] par la rivière Hierasus elle-même, qui, devant Dinogetia, s'éloignant de l'Istros, se dirige vers le Nord et l'Est».

Pour résumer notre enquête sommaire, précisons que, du point de vue qui a retenu notre attention, on détient un exemple clair (Troesmis), un autre possible (Aegyssus), trois probables (Axiopolis, Carsium et éventuellement Noviodunum) et deux (Sucidava et Dinogetia) non concluants. Cela étant, peut-on considérer le texte de Ptolémée un critère pour soutenir l'existence, auprès des unités militaires, de certaines *civitates* (πόλις)? Partiellement oui, vu l'état actuel des recherches archéologiques, à la condition toutefois que la situation présentée par Ptolémée se rapporte strictement aux stations plutôt grandes – dignes d'être appelées *civitates* – πόλις – et rien que pour la première partie du II^e siècle. Car il est certain que dès le début, ou sur le parcours, auront apparu des stations

⁷⁹ Al. Suceveanu, *op. cit.* (note 68), p. 71.

⁸⁰ Em. Condurachi, dans *Studien zu den Militärgrenzen Roms*, Graz, 1967, p. 170.

⁸¹ L'observation a été formulée par Cristina Crăciun en 1992, à l'occasion de la soutenance d'un examen de doctorat.

⁸² Al. Suceveanu, *op. cit.* (note 68), p. 71.

⁸³ Voir en dernière instance I. et Al. Barnea, *Peuce*, 9, 1984, p. 97–105.

⁸⁴ Al. Suceveanu, *op. cit.* (note 68), p. 70.

⁸⁵ Al. S. Ştefan, *BMI*, 42, 1973, I, p. 3–14.

⁸⁶ Al. Suceveanu, *Dacia*, N. S., 13, 1969, p. 358–359.

⁸⁷ Idem, *Viața economică* (note 51) p. 70, note 487.

⁸⁸ I. Barnea, *Dinogetia*, Bucarest, 1969, p. 9.

⁸⁹ Al. Suceveanu, *La Dobroudja* (note 68), p. 70.

⁹⁰ Gh. Ştefan, *op. cit.* (note 23). Pour la solution, de compromis, d'une «station double» voir Al. Barnea, *SCIVA*, 34, 1983, I, p. 84–87.

plus petites (*vici*), dépistées soit par périégèse comme à Capidava⁹¹, soit par photogrammétrie aérienne, à Scidava⁹², qui pouvaient remplir le rôle de doublet pour les baraques (la plupart fonctionnant près les unités auxiliaires et ayant à leur tour le statut de *vici*) des camps danubiens.

Disons, enfin, que de la série des arguments que l'on peut apporter en faveur de l'existence de ces *civitates* nous avons omis, à bon escient, d'une part, l'évolution de quelques-unes des localités discutées vers le statut municipal (sûrement à Troesmis et à Noviodunum), dans la mesure où la «municipalisation» – processus intervenu plus tard – pouvait affecter les *canabae* aussi et non seulement la station civile (*civitas, vicus*). D'autre part, on ne doit pas oublier que l'organisation autonome des territoires (à *magistri, quinquennales, decuriones* et sans doute un *ordo*), manifeste à Troesmis, Noviodunum, Capidava et, dernièrement, à Aegyssus, reflète précisément la tentative d'harmoniser – dans le territoire – la pluralité des types de possessions à commencer par les *prata* des unités militaires, les terres des habitants des *canabae*, pour finir avec celles des habitants des *civitates/vici*, d'où on aurait pu extraire indirectement un autre argument plaidant pour l'existence de ces derniers.

★

Dans la hiérarchie urbaine romaine, le *municipe* représente un échelon intermédiaire entre les cités pélagres et les colonies. Quant aux différences entre les deux types de villes, on dispose des brèves notations dues à Aulu-Gelle, selon lequel les colonies étaient une *effigies parvae simulacraque* («des images en petit et des simulacres (de Rome)» (*Noct. Att.*, XVI, 13, 9); l'empereur Hadrien s'étonnait de ce que les habitants de sa ville natale, Italica, aspiraient au statut colonial alors que s'ils restaient à celui municipal, ils pouvaient *moribus et legibus suis uti* «pratiquer leurs coutumes et leurs lois» (*Noct. Att.*, XVI, 13, 4). Or, les colonies (malgré les différences existantes, surtout à la période républicaine) constituaient des unités au droit de cité entier, alors que les *municipes* représentaient des communautés urbaines dont le droit de cité était, du point de vue romain, incomplet. Leurs citoyens devaient payer l'impôt foncier et effectuer le service militaire, tout en conservant leur autonomie, ainsi que leurs lois et coutumes. Par l'effet de certaines lois ils étaient assimilés aux citoyens romains (*ius connubii, commercii, suffragii*), mais le droit d'occuper des fonctions dans l'Etat romain (*ius honorum*) leur était interdit jusqu'à l'obtention de la citoyenneté romaine. Cependant, on ne pouvait acquérir celle-ci que soit par l'exercice d'une magistrature citadine (*ius Latii minoris*), soit par l'appartenance au conseil de la ville (*ius Latii maioris*; Gaius, *Inst.*, I, 96; ILS, 6780). Il est vrai qu'il y avait aussi des *municipia civium Romanorum*, mais il paraît que dans les provinces aient prévalu, suivant Ch. Saumagne⁹³, les ainsi nommés *municipia Latina*, c'est-à-dire ceux dont le statut a été décrit ci-dessus, même si non pas exclusivement⁹⁴.

Le statut intermédiaire des *municipes* du point de vue de la hiérarchie citadine romaine et le nombre relativement réduit des *municipes* ont donné naissance à toute une littérature concernant le faible développement urbain des provinces du Bas-Danube, de la Dobroudja spécialement. Il nous faut rappeler ici les généreuses considérations formulées par R. Vulpe en 1963 dans l'ouvrage déjà cité⁹⁵. Malgré l'intention des autorités romaines – nous dit-il – visant à développer au Bas-Danube un processus d'urbanisation de facture grecque dont témoignent la fondation des villes grecques de Nicopolis ad Istrum et Marcianopolis, ainsi que la favorisation de celles existant sur le littoral, la réalité a imposé l'apparition de villes de type romain telles que la colonie d'Oescus (dès l'époque de Trajan) et les quatre *municipes* (Novae, Durostorum, Troesmis et Tropaeum Traiani) sous le règne de Marc-Aurèle. Sans nier le processus historique dont R. Vulpe a eu l'intuition, on doit constater que les dernières recherches ont sensiblement modifié les données du problème.

Rappelons tout d'abord la suggestion de Brigitte Galsterer-Kröll selon laquelle la dénomination de *Traianenses Tropaeenses* donnée aux habitants de la cité qui s'étend au pied du monument triomphal d'Adamclisi (CIL, III, 12470) de 116/117 pourrait indiquer – par le *cognomen* impérial qu'elle porte – un statut municipal⁹⁶. C'est là une suggestion embrassée successivement par Emilia Doruțiu-Boilă⁹⁷ et Ioana Bogdan-Cătănicu⁹⁸. Plus conforme à l'importance que *Optimus Princeps* aura entendu donner à sa propre fondation, supérieure à celle de *vicus* ou *civitas* (comme il a été soutenu jusque récemment⁹⁹), la nouvelle datation du *municipe* considéré semble trouver appui dans une inscription de Rasova publiée par Gh. Poenaru Bordea¹⁰⁰. Elle parle d'un *duumvir* (la proximité d'Adamclisi détermine l'éditeur à attribuer l'inscription au *municipe* de Tropaeum Traiani et il a raison) et «vues les implications chronologiques» l'inscription a été datée au temps du consulat de [T]in(e)ius [Clemens] de 195. Mais, comme le suggère l'éditeur, elle peut être datée tout aussi bien, de celui de [N]in(n)ius [Hasta] en 114 apr. J.-C.

⁹¹ Gr. Florescu, *Capidava*, I, Bucarest, 1958, p. 9–10; Idem, *Materiale*, 7, 1961, p. 579.

⁹² Al. S. Ștefan, *Photo-interprétation*, I, 1986, I, p. 8.

⁹³ Ch. Saumagne, *Le droit latin et les cités romaines sous l'Empire. Essais critiques*, Paris, 1965.

⁹⁴ Fr. De Martino, *op. cit.* (note 46), p. 745–770.

⁹⁵ R. Vulpe, *op. cit.* (note 52).

⁹⁶ Brigitte Galsterer-Kröll, dans *Epigraphische Studien*, 9, Bonn, 1972, p. 46–145 et spécialement p. 92–93.

⁹⁷ Emilia Doruțiu-Boilă, *Dacia*, N.S., 22, 1978, p. 245–247.

⁹⁸ Ioana Bogdan-Cătănicu, *op. cit.* (note 32).

⁹⁹ Al. Suceveanu, *Viața economică* (note 51), p. 72–73.

¹⁰⁰ Gh. Poenaru-Bordea, dans *Noi monumente epigrafice din Scythia Minor*, Constanța, 1964, p. 107, n° 5.

Emilia Doruțiu-Boilă relève le fait que les dernières inscriptions où se trouve mentionné *ordo Troesmensium* datent de 165–170 (ISM, V, 144, 145) et la première à évoquer *ordo municipii Troesmensium* est de 208–211 (ISM, V, 150) et elle ne met plus en liaison la municipalisation de la station de Troesmis avec le départ de la V^e légion Macedonica (166 apr. J.-C.), mais place celle-là pendant le règne de Caracalla. Dans cette équation doit être entrée, sans doute, l'analogie avec la date où Durostorum obtenait le statut de municipes (que le même auteur place après 209, donc du temps de Caracalla également)¹⁰¹. Mais comme à Durostorum il se peut que les *canabae* aient été elles aussi municipalisées, comme le croit B. Gerov¹⁰², on doit remarquer qu'à Troesmis les institutions municipales (*ordo, decuriones*; ISM, V, 149, 150, 152, 153, 165, 183) sont le calque exact de celles de la cité (ISM, V, 143–145, 158) et non pas de celles des *canabae* (dont le sénat s'appelait *curia*; le nom des membres de celui-ci se trouvant tomber chaque fois dans la lacune on peut le supposer être *curiales*; ISM, V, 155, 158). Cela étant, il est possible que la station de Troesmis soit devenue municipes – comme l'a suggéré en général O. Bohn¹⁰³ et a été confirmé, sur le plan local, par R. Vulpe¹⁰⁴ – à une époque où, de règle, seules les stations civiles pouvaient accéder au statut de municipes, non pas les *canabae*, ce qui n'arrive à être chose courante qu'à peine du temps des Sévères. Et si, pour un instant, il nous est permis de sortir de la Dobroudja, demandons-nous sur quelle base juridique ont-elles accédé au rang de municipes, dès le règne de l'empereur Hadrien, des villes comme Napoca, Drobeta et Romula?

A nos confrères de Transylvanie de répondre à ces questions!

La brèche la plus spectaculaire dans l'édifice de R. Vulpe (et il aurait été probablement heureux de l'apprendre) est due à la découverte à Dinogetia, par Al. Barnea, d'une inscription où est mentionné un *[quae]stor municip(ii) Noviod(uni)*¹⁰⁵. Prudent, l'éditeur ne lance pas une date exacte quant au moment où la station d'Isacceca sera devenue *municipium*. S'il a cependant raison quand il place cet événement seulement après les premières années du III^e siècle, alors il se peut que la municipalisation se soit accomplie simultanément dans la *civitas* et les *canabae* ou, de toute façon, dans ces dernières.

Avec les trois municipes (Tropaeum, Troesmis et Noviodunum) auxquelles on est en droit d'ajouter aussi Durostorum, la Dobroudja peut être contente de sa dot urbanistique romaine, de nature peut-être à tempérer des zéloteurs qui plaignent le faible développement citadin de la région. N'y aura-t-il cependant eu en Dobroudja que ces quatre municipes?

Un début de réponse en ce sens semble offrir la *Tabula Peutingeriana*, sur laquelle et sur ses rapports avec un autre célèbre document, *Itinerarium Antonini*, il vaut nous attarder un instant (fig. 2). L'histoire de la découverte du manuscrit de la Tabula est bien connue. Aussi suffit-il de rappeler ici que l'humaniste Konrad Celtes (1459–1508), son découvreur, l'a donnée au conseiller Konrad Peutinger (1465–1547) d'Augsbourg, d'où il n'allait parvenir qu'en 1738 à la bibliothèque impériale de Vienne (*Codex Vindobonensis 324*). En fait, il s'agit d'un parchemin sur lequel on a dessiné (aux XII^e–XIII^e s.) une carte de l'Empire Romain, onze feuillets, dont manque le premier qui doit avoir porté les noms de l'œuvre et de son auteur. La première édition critique en est due à Konrad Miller¹⁰⁶ qui, en 1916, compile le volume *Itineraria Romana* déjà cité¹⁰⁷. En résumant les conclusions de celui-ci, il semblerait que le manuscrit médiéval repose sur une carte de l'Empire Romain rédigée vers l'an 360 par Castorius. Parmi les sources de celui-ci, Miller inclut, à côté d'autres géographes, les itinéraires aussi. Il estime qu'il s'agit d'un itinéraire, incomplet et non officiel, où sont mentionnées premièrement les trois capitales de l'Empire (Rome, Constantinople et Antioche), ensuite six autres grandes villes (Aquilieia, Ravenna, Thessalonicae, Nicomedia, Niceea, Ancyra) et enfin les villes plus importantes de chaque province (555 vignettes au total). On peut en distinguer des villes à la porte flanquée de deux tours, à stations thermales, à temples, *horrea* ou *praetoria*, des ports, des phares et des autels. En admettant que les villes sur les tours desquelles sont représentés des cercles paraissent avoir joui d'une importance économique à part, Miller nie la possibilité de postuler un certain statut juridique sur la seule base de ces vignettes (comme le pensait encore Mommsen qui refusait le statut de municipes à Lauriacum parce que cette ville n'était pas représentée dans la *Tabula* par deux tours; CIL, III, p. 689). Il reconnaissait toutefois que la vignette à la porte flanquée de deux tours désignait, de toute façon, une grande ville.

W. Kubitschek adopte l'interprétation donnée par Miller aux vignettes, mais examine plus à fond les sources de la *Tabula* et propose l'existence d'une *Erdkarte A* dont soient dérivés, d'une part, l'*Itinerarium Antonini* et, d'autre part, une *Erdkarte B*, source à son tour pour le géographe de Ravenna et, séparément, pour la *Tabula Peutingeriana*¹⁰⁸.

¹⁰¹ Emilia Doruțiu-Boilă, *op. cit.* (note 97).

¹⁰² B. Gerov, *op. cit.* (note 48).

¹⁰³ O. Bohn, *op. cit.* (note 38).

¹⁰⁴ R. Vulpe, *op. cit.* (note 72).

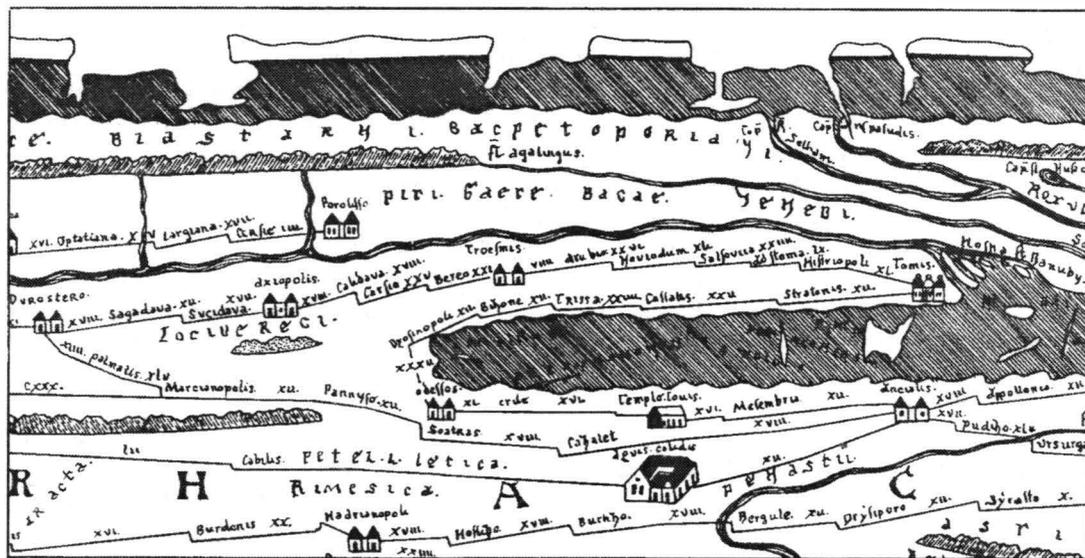
¹⁰⁵ Al. Barnea, *Dacia, N.S.*, 32, 1988, p. 53–60.

¹⁰⁶ K. Miller, *Die Weltkarte des Castorius, genannt die Peutinger'sche Tafel*, Ravensburg 1887 (rééditée en 1888 et 1962 à Stuttgart).

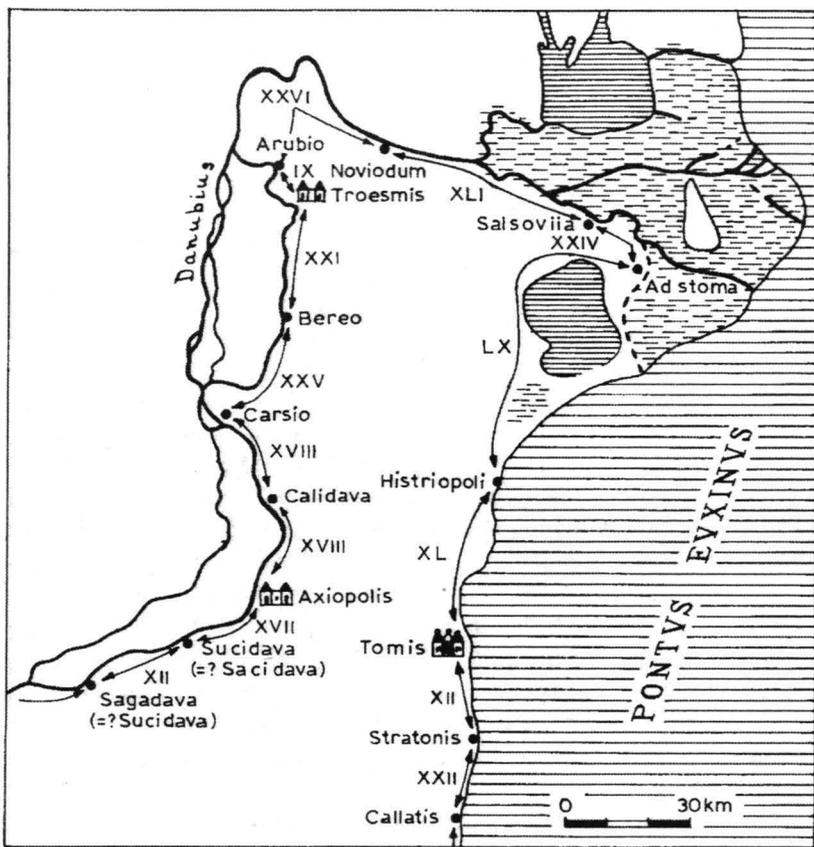
¹⁰⁷ K. Miller, *op. cit.* (note 3).

¹⁰⁸ W. Kubitschek, *RE*, 9, 1914, col. 2336.

La contribution du couple Annalina et Mario Levi est principalement importante en ce qui concerne les vignettes. Ces auteurs reconnaissent le caractère romain de celles-ci sur la base de nombreuses analyses qui leur permettent de détacher les vignettes antiques de celles médiévales, peu nombreuses (ils supposent d'ailleurs que



a



b

Fig. 2. La Dobroudja dans la Tabula Peutingeriana. a le manuscrit du XII^e siècle; b d'après les coordonnées actuelles.

la Tabula ait connu plusieurs étapes de rédaction, dont la première au temps des Sévères, la seconde au V^e siècle). Selon A. et M. Levi, les vignettes représentent, en général, des mansiones du service romain de poste (cursus publicus). C'est ainsi que la porte flanquée de deux tours ne désignerait pas une ville, mais une villa rustica comme symbole d'une mansio; la construction unique à plusieurs entrées (interprétée par Miller comme temple) ne serait qu'un autre genre de mansio, peut-être en rapport avec la possibilité de passer la nuit dans certains



Fig. 3. La Dobroudja dans *a* Tabula Peutingeriana; *b* Itinerarium Antonini.

temples; l'édifice à quatre faces et à espace central (où Miller voyait des thermes) représenterait des stations de cure balnéaire; les *horrea* (reconnues comme telles) correspondraient parfaitement aux besoins d'approvisionnement de la poste romaine, tout comme, par ailleurs, les ports et les phares¹⁰⁹.

Le dernier exégète de la *Tabula Peutingeriana*, Ekkehard Weber, s'éloigne partiellement de cette interprétation, avec lucidité: «Das diese Vignetten sehr häufig gerade mit Städten oder bedeutenderen Orten zusammenfallen, erklärt sich Zwanglos daraus das diese besser ausgestatteten und daher mit einer Signatur versehenen Unterkünfte sich in der Regel eben wie heute bei solch grösseren Städten befunden haben»¹¹⁰. Laissons aux soins de l'avenir de décider en quelle mesure la *Tabula Peutingeriana* représente – pour paraphraser le même Weber – une liste d'hôtels à une ou à plusieurs étoiles (Sternchen) et notons que le chercheur autrichien reprend le schéma de W. Kubitschek. Il y voit une dérivation de la carte d'Agrippa d'un premier itinéraire (= *Strassenkarte A*) dressé sous Caracalla, dont une copie privée du IV^e siècle nous est conservée sous la forme de l'ainsi nommé *Itinerarium Antonini*. Celui-ci, amendé au IV^e siècle et rédigé officiellement sous Théodose II (= *Strassenkarte B*), constituera la source du géographe de Ravenne et, à travers une copie du IX^e siècle, du manuscrit qui nous est parvenu sous le nom de *Tabula Peutingeriana* (XII^e–XIII^e s.).

On ne saurait donc détacher la question de la Tabula, ni du point de vue chronologique, ni, comme on le verra ci-après, du point de vue fonctionnel, de l'autre document, *Itinerarium Antonini*. Rédigé probablement sous Caracalla, comme il résulte du titre (*Itinerarium provinciarum Antonini Augusti*), le manuscrit qui nous a été conservé a été sans doute complété plus tard, au temps de Dioclétien – à preuve, entre autres, les légions I^{re} Iovia à Troesmis et la II^e Herculia à Noviodunum (en réalité, ou plus tard, inversement), les deux étant des créations tétrarchiques. C'est la période où Dioclétien prend le nom de Iovius (en l'an 287) et Maximien, l'autre Auguste, celui de Herculus. L'exégèse de l'Itinéraire paraissait moins agitée que celle de la Tabula jusqu'à ce qu'en 1937, dans un célèbre mémoire dédié à l'annonce militaire dans l'Empire Romain du III^e siècle, Denis van Berchem chercha à démontrer que dans la composition de l'Itinéraire on doit reconnaître le tracé, établi pour une campagne projetée par Caracalla, tracé au long duquel, normalement, il fallait assurer l'approvisionnement de l'armée par les bureaux qui percevaient ledit impôt en nature. Ces bureaux sont à identifier aux *mansiones*. Plus tard l'itinéraire fut modifié, de nouvelles *mansiones* y furent ajoutées, ce qui finit par masquer le caractère original du document, lui conférant un faux air de guide, et quand on dut lui donner un titre, on reprit l'ancien, celui du temps de Caracalla¹¹¹.

Conscients de la difficulté qu'implique une démarche allant depuis la périphérie vers le centre du monde romain – nous l'avons déjà reconnu ailleurs –, analysons la situation de la Dobroudja reflétée dans les deux documents afin de confirmer ou non les différences chronologiques ou fonctionnelles (fig. 3–4).

La première observation à faire est que *Tabula Peutingeriana* contient trois localités qui manquent de l'*Itinerarium Antonini* (Sacidava, Ad Stoma, Stratonis), alors que celui-ci présente une liste complétée de six toponymes par rapport à la Tabula (Cius, Dinogetia, Aegyssus, Halmyris, Vallis Domitiana et Ad Salices). La seconde observation, d'une importance au moins égale à la précédente, est que dans trois cas (Axiopolis–Capidava, Capidava–Carsium, Troesmis–Arrubium) les distances entre les localités citées sont absolument identiques. Mais la coïncidence la plus spectaculaire peut être constatée sur le tronçon Noviodunum–Salsovia, où la Tabula semble additionner purement et simplement les distances Noviodunum–Aegyssus et Aegyssus–Salsovia, telles qu'elles sont notées dans l'Itinéraire. Et si la somme des distances Carsium–Cius et Cius–Beroe n'enregistre dans la Tabula qu'une erreur de 1000 pas (1479 m), sur le tronçon Arrubium–Noviodunum elle n'est que de 3000 pas plus petite que d'après l'Itinéraire (Arrubium–Dinogetia, Dinogetia–Noviodunum), ce qui est explicable justement par l'absence de Dinogetia. Dans trois cas seulement (Beroe–Troesmis, Histria–Tomis et Tomis–Stratonis–Callatis) les distances diffèrent en moyenne de 3 à 4000 pas. Il reste à ajouter que sur les 14 cas où la comparaison a été possible avec les distances réelles entre localités, dans 10 cas la coïncidence est parfaite, alors que dans les autres, la Tabula semble être plus près de la réalité. Cela étant, il est permis de supposer que les deux documents aient eu – au moins pour la Dobroudja – la même banque de données, soit un itinéraire unique. A l'appui de cette conclusion il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que les deux documents suivent – avec les différences signalées – la même route, à savoir l'artère danubienne de Singidunum ou Viminacium et ensuite la voie maritime jusqu'à Constantinople. La comparaison coïncidences-différences infirme, à notre avis, l'hypothèse d'une réélaboration de la Tabula au IV^e siècle, comme le croyaient W. Kubitschek et E. Weber. Les deux documents doivent dater, à leur phase initiale, de l'époque des Sévères, tel que l'ont conçu A. et M. Levi. Cela n'exclut certes pas une mise à jour, jusque du temps de Dioclétien (284–305) dans le cas de l'Itinéraire, ou de Théodose II (408–450) dans celui de la Tabula.

¹⁰⁹ A. et M. Levi, *op. cit.* (note 17). Pour la poste romaine à ajouter O. Seeck, RE, 4, 1900, col. 1846–1863 s.v. *cursus publicus* et E.J. Holmberg, *Zur Geschichte des cursus publicus*, Uppsala, 1933.

¹¹⁰ E. Weber, *op. cit.* (note 10), p. 14.

¹¹¹ D. van Berchem, *op. cit.* (note 16).

TABVLA PEVTINGERIANA					ITINERARIVM ANTONINI				
Distance réelle approximative (km)	Distance antique en km (mille = 1478 m)	Différences	Milles pas	Localités	Localités	Milles pas	Différences	Distance antique en km (mille = 1478 m)	Distance réelle approximative (km)
20	17,736		12	Sagadava					
26	25,126	+5	17	Sucidava	Sucidava	12	-5	17,736	26
24	26,604	0	18	Axiopolis	Axiopolis	18	0	26,604	24
26	26,604	0	18	Calidava	Capidava	18	0	26,604	26
30	36,95	+1	25	Carsio	Carsium	10		14,78	16
					Cius	14	-1	20,692	14
32	31,038	+3	21	Bereo	Beroë	18	-3	26,604	32
14	13,302	0	9	Troesmis	Troesmis	9	0	13,302	14
38	38,428	-3	26	Arubio	Arrubio	9		13,302	14
					Diniguttia	20	+3	29,56	34
60	60,598	0	41	Noviodum	Novioduno	24		35,472	35
					Aegiso	17	0	25,126	25
16	35,472		24	Salsovia	Salsovia	9		13,302	13
		+7		Ad stoma	Salmorude	17	-7	25,126	24
95	88,68		60		Vale Domitiana	26		38,428	30
					Ad Salices	25		36,95	36
50	59,12	+4	40	Histriopoli	Historio	36	-4	53,208	50
22	17,736		12	Tomis	Tomos				
22	32,518	+4	22	Stratonis		30	-4	44,34	44
				Callatis	Callacis				

Fig. 4. Tableau comparatif des distances entre les localités de la Dobroudja indiquées par la Tabula Peutingeriana et Itinerarium Antonini.

A notre avis, l'absence, sur la Tabula, de quelques localités ne saurait être spéculée – comme il s'est passé, par exemple, dans le cas du Sud-Est de la Dacie¹¹² – afin de la dater après l'Itinéraire. Cette interprétation ne serait possible que si l'on plaçait la Tabula strictement au début du V^e siècle, quand les localités absentes pouvaient avoir traversé une période critique. Mais alors, pour quelle raison avait-on inscrit, à la même période, les villes de la Dacie? Ainsi donc, il n'y a pas de raison suffisante pour départager chronologiquement les sources des deux documents. Les différences doivent avoir une autre explication, fonctionnelle peut-être, comme il a été suggéré. De toute façon, les deux exégèses doivent être envisagées avec précaution.

Cette affirmation a surtout en vue l'opinion selon laquelle la *Tabula Peutingeriana* serait une illustration du service romain des postes. Aux critiques de E. Weber nous ajouterions la remarque que seul le stade actuel de la recherche archéologique est de nature à ne pas permettre intégralement les identifications faites par K. Miller (vérifiées cependant en proportion d'environ 90 p.c.)¹¹³. Et si les temples de la Tabula sont vraiment des temples

¹¹² A partir de C. Daicovicu, *Revue de Transylvanie*, 6, 1940, p. 54 et suiv., selon lequel le fait que dans la Tabula ne figure pas le sud-est de la Transylvanie ne saurait s'expliquer que par l'emploi d'un modèle conçu entre 251 et 271, quand les Romains avaient perdu le contrôle sur cette zone. E. Manni, *L'Impero di Gallieno*, Rome, 1949, p. 30-31 estime que le modèle de la Tabula ne peut pas être antérieur à l'an 260.

¹¹³ En révisant les propositions faites par K. Miller, *op. cit.* (note 3), p. XLIII-XLVI. A. et M. Levi constatent que toutes les 429 vignettes représentant la porte à deux tours concernent des villes; sur les 44 temples, dans 15 cas seulement il n'est pas sûr qu'il s'agisse vraiment de temples; dans 24 cas des 52 thermes le mot *aquae* n'apparaît pas dans le toponyme (ce qui ne signifie pas que les localités respectives n'aient pu posséder des édifices thermaux!).

et les thermes sont des thermes, sans plus parler des *horrea*, des ports et des phares, nous ne voyons pas pourquoi la porte flanquée de deux tours ne désignerait quand même une grande cité (où eût fonctionné aussi – en paraphrasant Weber – un hôtel de luxe).

Il nous faut préciser que les 429 vignettes à la porte flanquée de deux tours se rapportent exclusivement aux grandes villes. Il suffit, pour ce qui suit, de mentionner que de la Mésie Inférieure sont figurées les villes de Tomis (trois tours à petits cercles), Odessos (deux tours et un corp central) et, sur le Danube, Novae, Durostorum, Troesmis (vignette identique) et Axiopolis (deux tours flanquant un corp central avec porte). Parmi les villes romaines dont le statut nous est connu ne s'y retrouvent la colonie d'Oescus et le municpe de Tropaeum Traiani (d'aucune façon), ainsi que le municpe de Noviodunum (mentionné sans vignette).

Mises à part les situations inexplicables (l'absence d'Oescus) ou explicables (l'absence de Tropaeum Traiani, vu qu'il ne se trouvait pas sur la grande route, mais sur une *semita*), il faut reconnaître que la *Tabula Peutingeriana* reflète de façon satisfaisante la situation de la Mésie Inférieure, sans pour autant pouvoir affirmer que les vignettes tiennent rigoureusement compte du statut des villes respectives. Il est clair, par exemple, que Tomis (métropole dès le temps d'Antonin le Pieux et ayant un rôle commercial exceptionnel¹¹⁴) représente la ville grecque la plus importante du Pont Gauche, talonnée de près par Odessos. Sur le Danube d'autre part, Novae, Durostorum et Troesmis possédaient, on le sait, le statut de municpe, ce qui justifie leur présence dans la *Tabula* en tant que grandes villes. A la lumière de ce qui précède et vu le stade actuel de nos connaissances, la mention d'Axiopolis (avec une vignette encore plus élaborée) nous semble insolite. A notre connaissance Jacob Weiss¹¹⁵ est le seul à avoir remarqué cette situation, pour laquelle on peut tenter une explication. On a vu, dans le premier segment de cet article, l'ampleur des constructions de Cernavoda, à même à elles seules de justifier son statut de grande ville. Mais comme en Dobroudja, sur le Danube, il existe des ensembles urbains au moins aussi impressionnants (Carsium, Noviodunum), il semble évident que sa mention dans la *Tabula* doit avoir encore une autre motivation, de nature juridique éventuellement. Quel aurait pu être, ainsi donc, le statut juridique d'Axiopolis? Le fait que – répétons-le – cette ville se trouve mentionnée chez Ptolémée laisse ouverte la possibilité qu'une *civitas* ait existé ici, de nature à constituer le doublet *civitas/canabae*, ce qui permettrait l'évolution vers le statut de municpe. Dans la mesure où l'on voit mal à Axiopolis – étant donné le contexte – l'existence d'une ville grecque similaire à celles du littoral; dans la mesure où pour les zones qui nous sont plus familières (la Dacie par exemple) ne sont enregistrées avec vignettes que les colonies ou les municpes (Tibiscum, Sarmizegetusa, Apulum, Napoca et Porolissum) et, enfin, dans la mesure où l'on constate, en général, plutôt des omissions de municpes et de colonies dans la liste des villes à vignette (ce qui, sur le plan local, serait confirmé par l'absence de la colonie d'Oescus et du municpe de Noviodunum) qu'inversement (des villes à vignettes dont on ne sait pas encore, nous y insistons: pas encore qu'elles eussent eu le statut municipal ou colonial¹¹⁶) il est permis de se demander si la surprise récente de Noviodunum ne pourrait se répéter dans le cas d'Axiopolis aussi.

Par malheur, la documentation locale est tellement inconsistante que, pratiquement, elle ne nous aide en rien. Ainsi, par exemple, on pourrait invoquer l'inscription funéraire d'Ulpius Quadratus, *dec(curio) m(unicipii)*, de Carsium (ISM, V, 110). Seulement, d'une part, l'auteur du récent corpus, Emilia Doruțiu-Boilă, y entrevoit une autre lecture, même si discutabile¹¹⁷: [*dec(urio) a(lae)*]; d'autre part, sa provenance éventuelle d'Axiopolis (de toute façon la localité la plus proche) peut être contrebalancée par l'hypothèse qu'elle fût apportée de Troesmis (comme l'a supposé l'éditeur de l'inscription, Exp. Bujor¹¹⁸); enfin, ayant en vue les récentes précisions dues à Emilia Doruțiu-Boilă (suivant lesquelles le monument a été trouvé «dans les fouilles archéologiques dirigées à Hârșova par V. Brătulescu en 1939» et non pas seulement dans l'ancien musée de cette localité, comme le croyait son éditeur) Ulpius Quadratus aurait pu être décurion municipal même à Carsium. Trop belle hypothèse pour être également vraisemblable! Passons donc à une autre inscription, qui parle de la mort d'un personnage *qui natus fuit Axiop[oli]* (CIL, III, 14214¹⁶). Il est vrai que *municipem aut nativitas facit aut manumissio aut adoptio* («on est citoyen municipal soit par naissance, soit par émancipation, soit par adoption» (*Digesta*, L, 1, 1). Mais il existe des personnages qui ne cachent pas leur origine rurale (*natus vico*). D'autre part, suivant D. Nörr, on n'a pas là la formule idéale (*cui natus est*) au lieu de *in qua* ou *ubi natus est*¹¹⁹ (*nativitas* devant être prise au sens que les parents appartenaient au municpe respectif). Cela étant, nous estimons, comme nous l'avons déjà fait ailleurs¹²⁰, que l'inscription mise en discussion pourrait marquer tout au plus le statut de capitale pour le territoire de la dite ville¹²¹, et cela au cas où le personnage, bien que né dans le territoire, déclare Axiopolis comme lieu de naissance.

¹¹⁴ I. Stoian, ISM, II, 54.

¹¹⁵ J. Weiss, *Die Dobruđschu im Altertum*, Sarajevo, 1911, p. 46.

¹¹⁶ K. Miller, *op. cit.* (note 3), p. XLIV, notes I et 2.

¹¹⁷ Sur la photo du document ISM, V, 110 on distingue clairement après DEC une haste verticale qui ne permettrait pas la lecture *a(lae)*.

¹¹⁸ Exp. Bujor, SCIV, 5, 1954, 3–4, p. 601, no.2.

¹¹⁹ D. Nörr, RE, Supplbd. 10, 1965, col. 433–473.

¹²⁰ Al. Suceveanu, *op. cit.* (note 51), p. 69, note 472.

¹²¹ En ce même sens, voir aussi G. Forni, *Tetraonyma*, 1966, p. 139–155.

En admettant, ainsi donc, comme probable, sinon même comme possible, l'évolution de la ville d'Axiopolis vers le statut de municipes, suivons le sort de nos villes jusqu'au moment où elles deviendront les centres des évêchés du VI^e siècle.

★

Le point de départ pour ce troisième segment de nos considérations se trouve chez Alexandre Barnea qui dit: «Ce n'est pas par hasard que les 14–15 villes plus importantes qui existaient à la fin du Dominat, dans la province, coïncidaient avec les sièges des évêchés. Les mêmes centres étaient des capitales administratives et leurs territoires, dans le sens traditionnel du mot (*territoria*), correspondaient à ceux des évêchés. Il n'y a pas lieu d'analyser ici ce phénomène, mais le fait que les mêmes villes presque sans exception, étaient des capitales de *territoria*, aux I^{er}–III^e siècles, demeure très suggestif pour l'organisation administrative de basse époque, de la province, sur laquelle les informations sont très rares»¹²².

C'est là une hypothèse qui, à notre avis, doit être analysée ici. A cette fin, il nous faut rappeler l'existence sûre dans chaque cité d'un évêché avec son territoire. Cette certitude vient de la constitution de l'empereur Zénon de 480 où il est dit: «Personne n'est autorisé d'aucune façon, même pas par ordre impérial, de priver une ville de son propre évêché ou du territoire qui a été attribué à celui-ci (ἡ καὶ τῆς ἀφορισθείσης αὐτῆς περιουκίδος) ou de n'importe quel autre droit et de la rendre dépendante de ce point de vue ou de nul autre vis-à-vis d'autres villes» (*Cod. Iust.*, I, 3, 35 (36), dans la traduction, légèrement revue, de FHDR., II, p. 273). Intéressante pour la genèse même de ces évêchés, l'enquête que nous entreprendrons dans ce qui suit pourrait avoir, à rebours, le don de certifier l'existence, aux II^e–III^e siècles, de certaines *territoria* dont autrement on n'avait pas la moindre indication.

Avant d'entrer *in medias res*, voyons un peu quelle était la situation des villes de la Dobroudja dans les deux premiers siècles du Dominat. Suivant D. Claude, il existe plusieurs types de villes byzantines (au VI^e s.), à savoir: 1. fondations dynastiques; 2. villes saintes; 3. *castella* transformées en villes; 4. villages devenus villes¹²³. C'est la troisième catégorie qui présente le plus d'intérêt pour nous. Commençons toutefois en signalant une catégorie qui semble avoir échappé à l'attention de Claude, à savoir les villes qui seront restées villes aux IV^e–VI^e siècles aussi. Il s'agit donc, d'une part, des anciennes villes grecques du littoral et, de l'autre, des municipes relativement récents sur le Danube (Troesmis, Noviodunum et, éventuellement, Axiopolis) ou à l'intérieur (Tropaeum Traiani). Dès l'époque des Sévères, dans les circonstances de la militarisation générale de l'Empire, toutes ces villes sont obligées de loger des garnisons romaines. Dans les villes du littoral, toute une série d'unités auxiliaires (surtout à Tomis) – placées sous la tutelle, comme il a été démontré par le regretté Andrei Aricescu¹²⁴, de la XI^e légion Claudia dont on sait, grâce à Mihai Irimia, qu'elle portait le *cognomen* de *Pontica*¹²⁵ – assuraient ce que nous avons osé d'appeler la défense du littoral¹²⁶. Plus tard, à l'époque du Dominat, ces centres entre lesquels ont commencé à apparaître des fortifications telles qu'à Ovidiu¹²⁷ ou à Topraichioi¹²⁸, auront attiré l'attention des troupes palatines, comme il s'est passé à Histria (*vexillatio XII catafractariorum*¹²⁹) ou à Tomis (*cuneus D(almatarum?)*; *sagittarii iuniores*¹³⁰).

Dans les municipes danubiens, après le départ de la V^e légion Macedonica, la place de celle-ci semble avoir été occupée, comme l'a démontré Emilia Doruțiu-Boilă¹³¹, par la I^e légion Italica, aux côtés, sans doute, des unités auxiliaires qui se trouvaient déjà là (des stations de flotte à coup sûr à Noviodunum et probablement à Axiopolis¹³²). Pendant le Dominat, la I^e légion Iovia Scythica fonctionne avec une sous-unité à Noviodunum (où il y a aussi les *milites primi Constantiani*) et une autre à Aegyssus (où fonctionne aussi un *cuneus equitum armigerorum*); la II^e légion Herculia a une sous-unité à Troesmis (où l'on a aussi les *milites secundi Constantiani*) et une autre à Axiopolis (où il existent aussi des *milites superventores*¹³³). Enfin, durant le Principat, Tropaeum Traiani semble avoir été contrôlé d'abord par la V^e légion Macedonica, ensuite par des vexillations de celle-ci et de la I^e légion Italica et, pour finir, par la XI^e légion Claudia¹³⁴.

¹²² Al. Barnea, *La Dobroudja romaine*, Bucarest, 1991, p. 226.

¹²³ D. Claude, *Die byzantinische Stadt im 6 Jh.*, Munich, 1969, p. 195–223.

¹²⁴ A. Aricescu, *Armata* (note 28), p. 37–41.

¹²⁵ M. Irimia, *Pontica*, 18, 1985, p. 142–151.

¹²⁶ Al. Suceveanu, *Bonner Jahrbücher*, 192, 1992, p. 195–223.

¹²⁷ M. Bucovală, Gh. Papuc, *Pontica*, 13, 1980, p. 275–283; 14, 1981, p. 211–216; 17, 1984, p. 153–156.

¹²⁸ M. Zahariade, A. Opaï, dans *Studien zu den Militärgrenzen*

Roms, III, Stuttgart, 1986, p. 565–572; lidem et collab., Peuce, 10, 1991, p. 183–353.

¹²⁹ Al. Barnea, *op. cit.* (note 122), p. 216.

¹³⁰ *Ibidem*, p. 216–217.

¹³¹ Emilia Doruțiu-Boilă, *SCIV*, 23, 1972, I, p. 59.

¹³² Al. Suceveanu, *op. cit.* (note 68), p. 67–68.

¹³³ Al. Barnea, *op. cit.* (note 122), p. 210–214.

¹³⁴ Al. Suceveanu, *op. cit.* (note 68), p. 71.

Cependant, si dans toutes les villes mentionnées jusqu'ici l'armée semble avoir constitué l'élément adjacent, si donc sa présence – suivant le modèle oriental – n'aura pas affecté la structure juridique de ces villes¹³⁵, de beaucoup plus intéressante nous apparaît la situation des anciennes *castra* ou *castella* du Danube dont rien ne prouve avoir évolué vers le statut municipal. Peut-on encore parler de *castra* ou seront-elles déjà devenues cités, tel que le supposerait la typologie de Claude? Comme il s'agit là d'au moins dix cités (Sucidava, Sacidava, Capidava, Carsium, Cius, Arrubium, Dinogetia, Aegyssus, Salsovia et Halmyris) cela vaut une préoccupation spéciale. On sait que dans tous ces centres ont siégé des garnisons auxiliaires tant sous le Principat (*alae, cohortes*, unités de flotte) que pendant le Dominat (*cunei, milites*, des unités navales)¹³⁶, situation où l'élément militaire doit être resté prépondérant. Cela se reflète en premier lieu dans l'orientation de camp de toutes les reconstructions romano-byzantines (conçues à l'époque d'Aurélien et de Probus et parachevées sous la tétrarchie), même si – comme il a été observé à Dinogetia et en général¹³⁷ et comme nous pouvons nous-même le confirmer à Halmyris¹³⁸ – plus tard apparaîtront aussi des éléments d'urbanisme civil (basiliques, thermes, etc.), chose naturelle étant donné qu'à l'intérieur d'une même enceinte devaient cohabiter les militaires et les civils. La question essentielle en reste, cependant, celle de la structure juridique sur laquelle auront été fondées les nouvelles *civitates*¹³⁹. Une fois là, on est de nouveau obligé de revenir aux anciennes unités administratives (baraques et stations civiles). Du moment que les *canabae* pouvaient, à partir des Sévères, accéder elles aussi au statut de municipes, il résulte que soit les institutions de celles-ci (où un rôle particulier doivent avoir eu les *conventus* de citoyens romains, répandus dans la majorité des *vici* en Dobroudja, une sorte de colonne vertébrale des nouvelles cités, si l'on veut), soit celles des stations civiles (*civitas, vicus*) pouvaient constituer l'origine des nouvelles villes sur le Danube. Encore une question attend à être formulée à ce sujet: qui, en dernière instance, détenait l'autorité suprême dans ces centres? A la lumière des fréquents conflits enregistrés, à Antioche, par exemple, entre les autorités militaires et civiles¹⁴⁰, il paraît que dans toutes les cités analysées jusqu'ici, au niveau local donc, se retrouve la dichotomie dioclétienne du niveau provincial, où le pouvoir était partagé entre l'autorité civile – représentée par le *praeses* – et l'autorité militaire, le *dux (limitis)*¹⁴¹.

A un moment donné, aux V^e–VI^e siècles, quand les textes ne distinguent plus entre ville et camp (Procop., *De aedif.*, IV, 11, 20 considère que toutes les cités de la Dobroudja sont des φρούρια), cette dichotomie, probablement contre-productive jusqu'à un certain point, sera résolue sur le plan local par les évêques ou les prêtres, les représentants de la nouvelle et seule puissance, l'Eglise chrétienne. L'évolution du christianisme en Dobroudja mérite une dernière, ample digression.

La première information certaine concernant la structure de l'Eglise en Scythie Mineure se trouve chez Sozomène, auteur palestinien qui rédige au V^e siècle une histoire ecclésiastique. Notre affirmation n'est exacte que si l'on laisse de côté la narration du martyre des premières victimes chrétiennes de la Dobroudja (de l'an 290 à Halmyris), circonstance où *Acta Sanctorum* enregistrent aussi le premier évêque tomitain, Evangelicus¹⁴²; mais ces données sont mises en doute à cause de l'époque tardive à laquelle fut dressée cette compilation hagiographique, vérifiée cependant jusque même topographiquement à Halmyris¹⁴³.

Cela dit, revenons à Sozomène. En relatant le conflit qui opposait l'empereur Valens, fidèle notoire de l'arianisme, et Bretannion, l'évêque de Tomis, orthodoxe, c'est-à-dire fidèle nicéen, Sozomène ne manque pas de nous instruire que là où «les églises étaient bien dirigées par des hommes audacieux, les foules ne changeaient pas de religion (où μεταβάλλοντο της πρότερας δόξης τὰ πλήθη). C'est sans doute pourquoi l'on dit que les Scythes (les habitants de la province de Scythie) sont restés à leur ancienne croyance (ἐπι τῆς αὐτῆς μεῖναι πίστεως).» Et ainsi, en dépit du fait que ce «peuple (ἔθνος) a beaucoup de villes et de villages et des fortifications (πολλάς μὲν ἔχει καὶ πόλεις καὶ κώμας καὶ φρούρια)», tout d'abord la capitale

¹³⁵ A propos de la situation des troupes cantonnées dans les villes orientales de l'Empire Romain, à retenir les considérations de J. Wagner, *Studien zu den Militärgrenzen Roms*, II, Cologne – Bonn, 1977, p. 527–528: „Statt der von F. Vittinghoff für Legionstandorte im Westen und Norden des römischen Reiches festgestellten Siedlungs dualität zwischen *vicus* und *canabae*, kann hier [à Zeugma] – wahrscheinlich aufgrund der bedeutenden Grössenordnung der Zivilsiedlung – eher von einer räumlichen (nicht rechtlichen) Integration des militärischen Bereichs mit Lager und *canabae* in die zivile Stadt gesprochen werden”.

¹³⁶ Pour la situation des troupes auxiliaires au Danube à la période du Principat voir Al. Suceveanu, *op. cit.* (note 68), p. 61–69; pour le Dominat voir Al. Barnea, *op. cit.* (note 122), p. 212–215.

¹³⁷ Pour Dinogetia voir I. Barnea, *op. cit.* (note 88) et, en général, C. Scorpion, *Limes Scythiae. Topographical and Stratigraphical Research on the Late Roman Fortifications on the Lower Danube*, BAR. 88, 1980, p. 108–109.

¹³⁸ M. Zahariade, Al. Suceveanu, *op. cit.* (note 53).

¹³⁹ La hazard a voulu que parmi les matériaux de construction employés à la fortification de Dunavățul de Jos on a trouvé une inscription funéraire où un personnage est qualifié de *principalis* (Em. Popescu, IGLR, 168). Si le document provient de Halmyris (Murighiol – Independența), ce serait là la preuve que dès le IV^e siècle on peut parler dans ce cas d'une *civitas*. Pour la fonction de *principalis*, cf. Fr. De Martino, *Storia* (note 46), V, 1975², p. 513–520.

¹⁴⁰ R. Rémondon, *La crise de l'Empire Romain de Marc Aurèle à Anastase*, Paris, 1964, p. 314–315.

¹⁴¹ *Ibidem*, p. 123–128.

¹⁴² *Acta Sanctorum* (ed. Bolandus – Carmandet. Paris – Bruxelles – Rome, 1945–1959) *Mensis Iulius*, f. 538–551.

¹⁴³ Al. Suceveanu, M. Zahariade, *op. cit.* (note 29)

(μητρόπολις) Tomis, au contraire de la situation générale de l'Empire, où il y a des évêques même dans les villages, «jusqu'à ce jour [vers l'an 450 donc] là-bas règne l'ancienne règle (ἔθος παλαιόν) qu'une seule église» sans doute celle de Tomis «contrôle les autres églises du peuple entier (τοῦ παντὸς ἔθνους ἕνα τὰς ἐκκλησίας ἐπισκοπεῖν)»; Sozomène, *Hist. eccl.*, VI, 21, 2; éd. Bidez-Hansen, Berlin, 1960, traduction, modifiée là aussi, des FHDR, II, p. 225). Et comme la relation ultérieure du conflit Valens – Brettanion ne fait que confirmer ce qui vient d'être dit, retenons de Sozomène – ne fût-ce que par juxtaposition des idées – que l'unité de l'Eglise scythique semble expliquer sa fidélité envers le dogme nicéen.

Presque contemporain de Sozomène, Théodoret, évêque de Cyr, note en marge du même événement: «Mais à son tour Betranio (= Brettanion), brillant par ses vertus diverses, auquel on avait confié le gouvernement des villes de la Scythie entière (πάσης δὲ τῆς Σκυθίας τὰς πόλεις ἀρχιερατικῶς ἰθύνειν πεπιστευμένος; Théodoret. *Hist. eccl.*, IV, 35, 1; éd. Parmentier – Scheidweiler, Berlin, 1954)» a combattu Valens et les tentatives de celui-ci de corrompre les enseignements saints.

Aucun des deux textes n'est explicite quant à la qualité que détenait Brettanion à la tête de l'Eglise en Scythie. Plus encore, l'adverbe ἀρχιερατικῶς employé par Théodoret permet de penser que Brettanion dirigeait l'Eglise en tant qu'archevêque. A souligner quand même que Brettanion et ses successeurs tomitains (Gerontios ou Terentius, Theotimos, Timoteos, Ioanes, Alexandros et Theotimos II) portent – jusque vers le troisième quart du V^e siècle – le titre d'évêques, parfois même celui d'évêque de la Scythie comme, par exemple, le dernier d'entre eux (*humilis Scythiae regionis episcopus*).

Enfin, les derniers documents du V^e siècle à consacrer cet état des choses sont déjà évoqués dans la constitution de Zénon de l'an 480, confirmée dans la *Notitia Episcopatum* (Παλαιὰ Τακτικά) qui est attribuée par erreur à Epiphane (IV^e s.) et qui, bien que rédigée au VII^e s., a probablement en vue la situation des années comprises entre 458 et le règne d'Anastase (491–518). La constitution de Zénon mérite une attention spéciale, mais il se trouve qu'elle nous est parvenue en deux variantes (une utilisée par V. Pârvan¹⁴⁴ et I. Barnea¹⁴⁵, l'autre dans FHDR, II, p. 373). Le message des deux variantes est identique. On en retient que – à l'opposée encore une fois de la situation générale de l'Empire, où chaque ville avait droit à son propre évêque – en Scythie, l'évêque de Tomis avait sous son autorité les églises des autres villes aussi (ἐξήρηται δὲ ἡ Τομέων Σκυθίας πόλις ὁ γὰρ ἐπίσκοπος αὐτῆς καὶ τῶν λοιπῶν προνοεῖ). L'explication qui nous est offerte là-dessus invoque les fréquentes invasions et l'état de pauvreté des autres églises qui ne pouvaient être sauvées que par l'évêque de Tomis. A la lumière des recherches archéologiques effectuées ces dernières décennies dans les centres romano-byzantins de Dobroudja, l'explication ci-dessus est plus que vraisemblable pour l'an 480. Et pourtant, on se souvient que bien que chez Sozomène, au IV^e siècle donc, la situation générale parût meilleure, l'«exception scythique» était déjà une réalité et, cela étant, il faudrait peut-être chercher aussi d'autres motivations pour la constitution de 480. Il se pourrait que l'une en soit reflétée dans le célèbre *Hénoticon* dû au même Zénon et rédigé avec l'aide de l'évêque de Constantinople, Acace, en 482 en tant qu'instrument appelé à aplanir les conflits entre l'orthodoxisme nicéen et l'hérésie monophysite¹⁴⁶. L'unité de l'Eglise scythique semble ainsi donc avoir constitué un bouclier contre les hérésies – l'arianisme au IV^e siècle, le nestorianisme aux V^e–VI^e s. Si l'on a en vue la popularité dont jouissait l'orthodoxe Vitalianus dans sa lutte contre l'empereur monophysite Anastase, on pourrait croire que les effets de cette doctrine ne sont pas négligeables.

Les documents dont on dispose concernant le VI^e siècle, ultime période d'épanouissement de la vie urbaine en Dobroudja, semblent attester une normalisation de la situation. Paternus, l'évêque de Tomis, connu grâce à la découverte faite en 1912 à Malaïa Perescepina (Ukraine), signait en 520 les actes du synode de Constantinople en tant que *episcopus provinciae Scythiae metropolitanus*¹⁴⁷. En 1891, Carl De Boor publiait une nouvelle variante de *Notitia Episcopatum*, datant des VIII^e–IX^e s. mais traitant du VI^e siècle, où Tomis est enregistré comme siège métropolitain, douze autres villes de la Dobroudja étant promues au rang d'évêchés¹⁴⁸. Embrassée chaleureusement par certains spécialistes, depuis H. Gelzer¹⁴⁹ et G.I. Konidaris¹⁵⁰ et jusqu'à I. Barnea¹⁵¹ et Em. Popescu¹⁵², cette variante fut rejetée avec véhémence par d'autres, comme L. Duchesne¹⁵³, J. Zeiller¹⁵⁴ et Noël

¹⁴⁴ V. Pârvan. *Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*. 2. 1924, p. 119.

¹⁴⁵ I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*. II, Bucarest, 1968, p. 457, note 2.

¹⁴⁶ F.W. Norris, dans E. Ferguson, *Encyclopedia of Early Christianity*, New York – Londres, 1990, p. 419.

¹⁴⁷ I. Barnea, *op. cit.* (note 145), p. 458.

¹⁴⁸ C. De Boor, *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, 12, 1891, p. 303–322, 519–534; 15, 1894, p. 573–594.

¹⁴⁹ H. Gelzer, *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, 35,

1892, p. 419 et suiv.

¹⁵⁰ G.I. Konidaris, *Αἱ μητροπόλεις καὶ αἱ ἀρχιεπισκοπαὶ τοῦ Οἰκουμενικοῦ Πατριαρχείου καὶ ἡ „τάξις“ αὐτῶν*, I. Athènes, 1934.

¹⁵¹ I. Barnea, *op. cit.* (note 145), p. 459, note 12.

¹⁵² Em. Popescu, *IGLR*, 91.

¹⁵³ L. Duchesne, *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 15, 1895, p. 375–385.

¹⁵⁴ J. Zeiller, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire Romain*, Paris, 1918, p. 169–173.

Duval¹⁵⁵, ces derniers en fondant leurs critiques, entre autres, sur l'existence, au milieu du VI^e siècle, d'un évêque de Tomis nommé Valentinien¹⁵⁶. Toujours est-il que l'authenticité et la vraisemblance de la «*Notitia de De Boor*» attendent encore des confirmations archéologiques. Quelques-unes en sont déjà apparues, telle que la mention de l'évêque de Callatis, Stephanus¹⁵⁷. D'autres sont à attendre des recherches en cours comme, par exemple, celles de la grande basilique à Histria¹⁵⁸. Pour l'instant on sait que les informations se rapportant aux IX^e–XI^e siècles sont contradictoires. D'une part, l'existence d'un seul évêché de la Scythie et de la Russie est appuyé de documents. D'autre part, tout récemment I. Barnea a mis en valeur deux sceaux où il est fait état de métropolitains de Tomis¹⁵⁹.

En reconnaissant que la normalisation du VI^e siècle représente de toute façon une étape finale dans l'histoire ecclésiastique de la Scythia Minor, tachons, dans ce qui suit, une explication pour ce que nous avons déjà nommé «l'exception scythique».

On a vu ci-dessus qu'il n'est pas exclu que Tomis ait bénéficié du statut d'archevêché et ce, dès le temps de Brettanion. Selon G.I. Konidaris, cet événement ne serait pas antérieur à l'an 451¹⁶⁰. Partiellement acceptable, cette hypothèse a encore besoin, outre le texte de Theodoret, d'autres confirmations.

Même dans cette variante – sinon plus encore – le siège de Tomis doit avoir exercé un contrôle sur les autres paroisses de Scythie. Faut-il y voir un privilège, ou bien une lourde charge? Avec son inégalable sens de l'histoire, Vasile Pârvan y répond: «Dunque non come un privilegio speciale del vescovo di Tomi va intesa l'assenza di altri vescovi nella Scizia, bensì, al contrario, come un onere»¹⁶¹. Une charge, ainsi donc – continue Pârvan – venant de l'autorité ecclésiastique byzantine (respectivement de Constantinople) qui, devant l'arianisme tellement répandu parmi les Goths du nord du Danube, confrontée aussi à l'hérésie, non pas moins dangereuse, prêchée à Durostorum par Auxentius, disciple d'Ulphilas, croyait pouvoir gagner ainsi pour l'orthodoxie nicéenne une zone généralement considérée *in partibus infidelium*. Comme on a vu, le texte de Sozomène permet une pareille interprétation et si nous avons essayé d'expliquer la constitution de 480 à la lumière du *Hénoticon* de 482, c'est afin de confirmer et de prolonger l'intuition du grand savant roumain. Qu'il a eu raison, autrement dit que cette politique a produit ses effets, la foi inébranlable en le dogme nicéen dans la Scythie Mineure entière est là pour le prouver, depuis la confrontation avec Valens, l'adepte de l'arianisme, à la lutte contre le monophysite Anastase et, enfin, au succès que les moines scythiques ont remporté dans la tentative de convaincre Justinien de la justesse de leur cause¹⁶².

Même en présence de cette pénétrante interprétation de Pârvan, demandons-nous si «l'exception scythique» constitue une preuve qu'il y a eu là un retard par rapport à d'autres zones, retard imputable éventuellement au sous-développement urbain de la région comprise entre le Danube et la mer Noire.

Une analyse – sommaire – portant sur l'histoire de la constitution des évêchés en général permettra peut-être de mieux placer l'Eglise scythique dans le cadre de la hiérarchie ecclésiastique chrétienne¹⁶³. En parlant de la situation du II^e siècle, Théodore de Mopsueste (350–428) affirme: «ceux que nous appelons aujourd'hui évêques, l'étaient non pas d'une seule paroisse, mais de toute une province (οἱ νυν ὀνομαζόμενοι ἐπίσκοποι, οὐ μίας ἐκκλησίας γινόμενοι ἀλλ' ἐπαρχίας ὅλης ἐφεστῶτες)»¹⁶⁴. Ses informations paraissent se vérifier autant en Syrie, où saint Ignace est appelé ὁ ἐπίσκοπος Συρίας, qu'en Egypte¹⁶⁵. Firmilianus de Césarée (mort en 269) nous instruit, à son tour, sur l'ancienneté des archevêchés; l'évêque de la métropole provinciale devenait archevêque, selon la pratique établie d'abord à Rome, ensuite généralisée pendant la seconde moitié du III^e siècle¹⁶⁶. C'est à peine au concile oecuménique de Nicée (325) qu'est postulé l'obligation pour chaque cité d'avoir son propre évêque (canon 8), règle confirmée, comme on l'a vu, aussi bien chez Sozomène, que par la constitution de 480. A la même occasion (Nicée, 325), quatre cités accèdent formellement au rang de siège métropolitain (Rome, Alexandrie, Antioche et Césarée; canon 6), pour que leur nombre se monte à six lors du concile de Constantinople de 381 (par les villes de Constantinople et de Jérusalem). Le concile de Chalcedoine (451) devait reconnaître officiellement le rang de patriarchats pour toutes ces six villes. En ce qui nous concerne, les stipulations du concile de Sardica (343) présentent plus d'intérêt, tant lorsqu'il est établi que le rôle des ainsi nommés chorévêques (οἱ τῆς χώρας ἐπίσκοποι) sera pris par les presbytères itinérants (canon 6), que – et surtout – quand, afin de ne pas porter préjudice à l'autorité de l'évêque (*ne vilescat nomen episcopi et auctoritas*), on recommande la diminution du nombre des évêques des villages ou de cités de moindre importance (canon 7); le texte grec de ce canon maintient le droit d'évêché pour les villages l'ayant eu avant cela¹⁶⁷.

¹⁵⁵ N. Duval, RA, 1980, p. 328–329.

¹⁵⁶ I. Barnea, *op. cit.* (note 145), p. 459, note 13.

¹⁵⁷ Voir note 152.

¹⁵⁸ Commencées en 1969–1970, les fouilles archéologiques y furent reprises depuis 1984 annuellement sous la direction du sous-signé assisté par Cr. Mușțețanu et Oct. Bounegru.

¹⁵⁹ Pour la première variante: F. Prat, dans *Dictionnaire de théologie catholique*, 5, Paris, 1911, col. 1692 et pour la seconde: I. Barnea, *Tomisul Ortodox*, 3, Novembre-Décembre, 1992, 11.

¹⁶⁰ C.I. Konidaris, *op. cit.* (note 150), p. 50.

¹⁶¹ V. Pârvan, *op. cit.* (note 144), p. 119.

¹⁶² I. Barnea, *op. cit.* (note 145), p. 460.

¹⁶³ En général, pour cette question v. Ed. Schwartz, *Gesammelte Schriften. IV. Zur Geschichte der alten Kirche und ihres Rechts*, Berlin, 1960²; H. Lietzmann, *Geschichte der alten Kirche*, I–IV, Berlin, 1961².

¹⁶⁴ Théodore de Mopsueste, *Comment. in Epist. Pauli*, Cambridge, 1882, p. 121, apud F. Prat, *op. cit.* (note 159), col. 1689.

¹⁶⁵ F. Prat, *op. cit.* (note 159), col. 1690–1692.

¹⁶⁶ H. Leclerc, dans *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, 5, Paris, 1922, col. 233–236.

¹⁶⁷ *Ibidem*, col. 233.

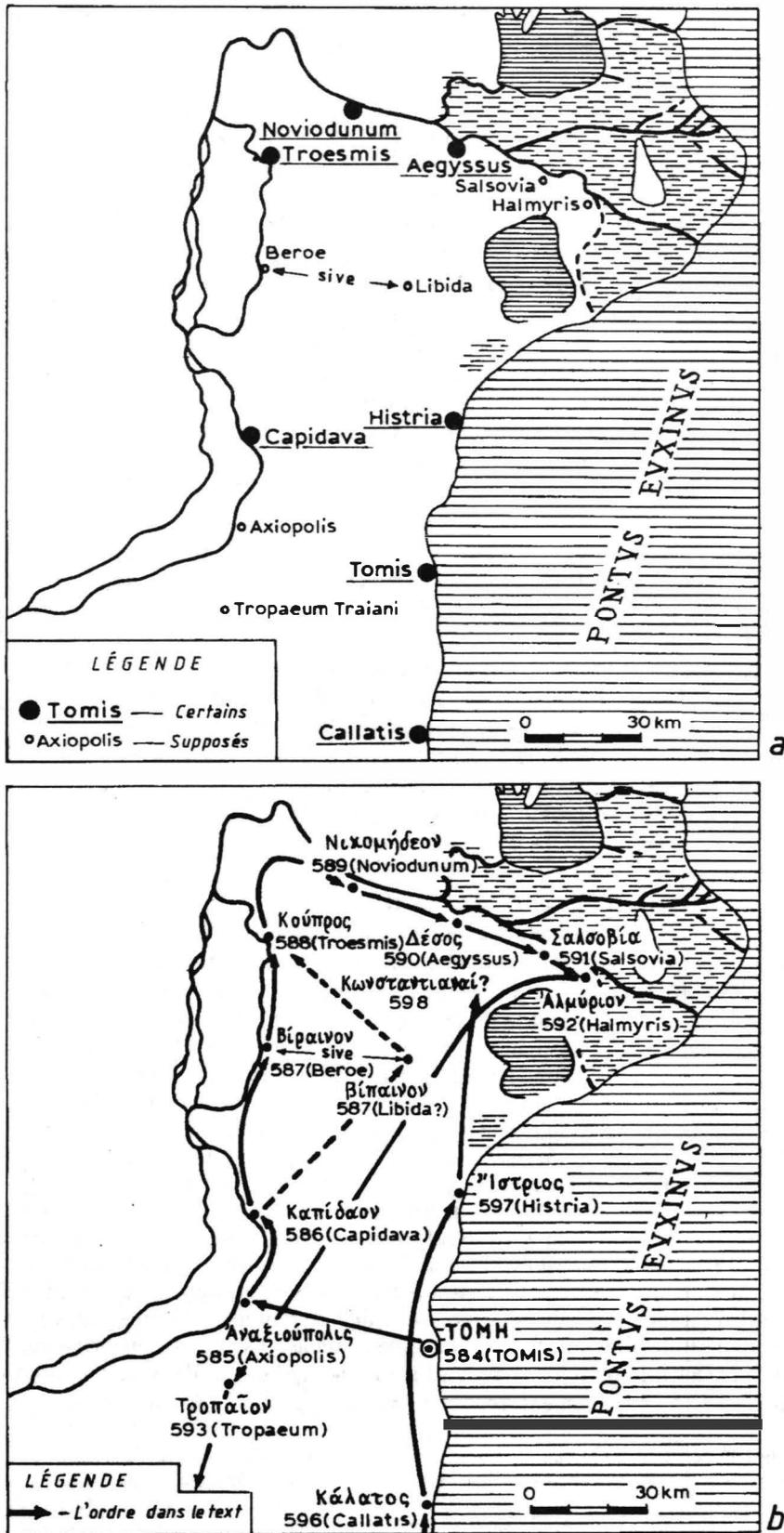


Fig. 5. La Dobroudja. a capitales des territoires d'époque romaine, certains et supposés; b les évêchés d'après Notitia Episcopatum.

En quel moment précisément peut-on ainsi donc fixer l'organisation de l'Eglise chrétienne de la Scythie Mineure? Si l'on laisse de côté les ainsi nommés chorévêques – dont l'existence semble avoir duré assez peu de temps¹⁶⁸ –, de même que l'éventualité, plausible mais insuffisamment documentée, que l'évêque de Tomis ait en fait détenu le rang d'archevêque (comme le laisserait entendre le texte de Theodoret), il résulte que le moment possible est à chercher au III^e siècle, sinon même plus avant. C'est là seulement que peut se placer l'existence d'un évêque unique pour toute une province, situation qui se sera maintenue aussi bien pendant des périodes prospères, de prolifération (parfois excessive) des évêques, que durant des temps plus troubles, comme la seconde moitié du V^e siècle. Et si l'autorité de l'évêché de Tomis se sera superposée à celle administrative de la métropole du Pont (titre assumé par Tomis dès le règne d'Antonin le Pieux¹⁶⁹), alors on en conclura que Sozomène était parfaitement justifié lorsqu'il parlait d'une ancienne pratique (ἔθος παλαιόν). D'autre part, et cette seconde partie de notre raisonnement semble avoir une importance particulière, dans ces circonstances l'évêque Evangelicus de Tomis, à tort considéré fantomatique, dont le nom se trouve mentionné dans les *Acta Sanctorum* à l'an 290, commence à prendre contour et il n'est pas à exclure la probabilité qu'on lui découvre des prédécesseurs¹⁷⁰. Ainsi donc, les résultats objectifs de nos recherches nous obligent, pour la seconde fois, de tenter la réhabilitation des *Acta Sanctorum* tellement contestées. Mettons fin à cette longue mais indispensable digression en soulignant le fait que, loin de constituer la preuve d'un retard quant à la vie urbaine, «l'exception scythique» reflète l'ancienneté de l'organisation ecclésiastique dans la contrée sise entre le Danube et la mer Noire.

Pour revenir à l'hypothèse d'Alexandre Barnea, voilà d'abord les villes désignées dans la *Notitia Episcopatum* (fig. 5) de De Boor. La liste s'ouvre normalement avec Τόμη (= Tomis), le siège métropolitain de Scythie. Viennent ensuite les évêchés de Ἀναξίουπολις (= Axiopolis) et Καπίδαον (= Capidava). A partir de ce moment, le copiste semble saisi par une grave crise d'acribie. N'était la certitude – partielle celle-ci aussi – du tracé au long du Danube, que rien ne justifierait la localisation des quatre suivants toponymes en Dobroudja. En voilà donc le premier, pour lequel deux localisations ont été proposées, à savoir: Beroe (variante Βιραίνων) mais aussi (L)ibida (variante Βιπαινών)¹⁷¹. La seconde solution nous éloignerait du Danube, mais elle semble avoir été justifiée par l'obligation de postuler une consonne devant la variante Ibida, transmise par Procope, comme on l'a vu ci-dessus¹⁷². Ensuite on revient au tracé danubien avec les toponymes Κοῦπρος (= Troesmis?), Νικομήθεον (= Noviodunum?) et Δέσος (Aegyssus?). Et si pour les correspondances incertaines à peine nommées on a toutefois trouvé une base, c'est que cette énumération continue avec Σαλσοβία (= Salsovia) et Ἀλμύριον (Halmyris), localités dont on sait certainement qu'elles se trouvaient sur l'artère routière danubienne. Le compilateur de la liste des évêchés dobroudjéens fait là un saut jusqu'au plein centre de la zone en indiquant la ville Τροπαίων (= Tropaeum Traiani), descend ensuite vers le sud pour mentionner Zaldapa, après quoi il revient sur le littoral à Dionysopolis, et continue avec Κάλατος (= Callatis), Ἰστρία (= Histria) et Κωνσταντιανή. Ce dernier toponyme intéresse moins dans le cadre de notre enquête pour la bonne raison qu'ici on a affaire à une fondation romano-byzantine (constantinienne) certaine et donc ce serait difficile de trouver une correspondance entre l'évêché de celle-ci et l'éventuel territoire romain de haute époque qu'elle aura superposé. Malgré tout, il ne serait pas tout à fait inutile de formuler quelques points de vue concernant les deux opinions actuelles en la matière. C'est ainsi que d'aucuns voient cette ville au nord de Histria. Or, le seul document permettant cette localisation se trouve être précisément la *Notitia Episcopatum*, cela dans la mesure où l'on crèderait le troublant compilateur d'un sens de l'ordre qu'il n'a pas encore prouvé. Hiéroclès (*Synekd.*, 637 dans l'édition de Nigman, Berlin, 1939), suivi fidèlement par Constantin Porphyrogénète (*De themat.* 47, 1, 58–60, éd. Pertusi, Vatican, 1952) nous présente la séquence Tomis – Dionysopolis – Akrai – Callatis – Istros – Constantiana – Zaldapa – Tropaeum – Axiopolis – Capidava – Carsium – Troesmis – Noviodunum – Aegyssus – Halmyris: on en conviendra que toute précision est superflue. Andrei Aricescu a cru pouvoir extraire du texte de Procope (*De aedif.* IV, 11, 20, éd. Haury – Wirth, Leipzig, 1962–1964) un nouvel argument en faveur de cet emplacement de Constantiana au nord de Histria. En interprétant l'ainsi dite μεσογειά comme un quadrilatère aux coordonnées Axiopolis – Tomis – Argamum – Carsium, il constate que Constantiana se trouve à l'extérieur de celui-ci, soit théoriquement au nord d'Argamum¹⁷³. Jusqu'à ce que l'interprétation de la dite μεσογειά de Procope soit confirmée, on peut tout aussi théoriquement imaginer Constantiana au sud de ce quadrilatère, car il n'y a rien qui s'y oppose. On peut la placer n'importe où – au nord aussi bien qu'au sud de cette μεσογειά, à l'exception de Capul Dolojman, où s'est fort probablement trouvée l'antique Argamum entre le VI^e siècle av. J.-C. et le VI^e s.

¹⁶⁸ M.P. Mc Hugh, dans E. Ferguson, *Encyclopedia* (note 146), p. 197: les documents les placent soit au IV^e s., soit plus tard, entre les VIII^e–XII^e siècles.

¹⁶⁹ Voir note 114.

¹⁷⁰ Nul personnage mentionné dans cet épisode des *Acta Sanctorum* n'apparaît chez A.H.M. Jones, J. Morris, J.R. Martindale, *The Prosopography of the Later Roman Empire. I. AD 260–395*, Cam-

bridge, 1971.

¹⁷¹ Pour la première variante v. Em. Popescu, dans *Epigraphica* Bucarest 1977, p. 282; pour la seconde R. Vulpe, *Histoire* (note 22), p. 341, note 1.

¹⁷² Voir note 64.

¹⁷³ A. Aricescu, *Armata* (note 28), p. 166 et 175.

apr. J.-C.¹⁷⁴. Et si toutefois on veut la chercher au nord, alors on peut avoir en vue le doublet que l'île Popina aurait pu constituer avec n'importe laquelle des cités côtières (Sarinusuf, Agighiol, Sarichioi), ce qui justifierait le pluriel *Κωνσταντιανῶν*.

Une seconde hypothèse emplace Constantiana, comme on sait, près de, ou à Tomis¹⁷⁵. Parmi les arguments – le nom médiéval et moderne de la ville et, surtout, l'inscription funéraire du VI^e siècle de Ioanes, le fils de Phocas, originaire ἀπὸ Κοσταντιανῶν (IGLR, 37). S'il est vrai que les sources antiques ne constituent pas un obstacle réel devant cet emplacement, une question naît normalement: quels auront été les rapports ecclésiastiques entre cette unité (évêché) et le siège métropolitain de Tomis?

Comme Constantiana présente moins d'intérêt pour le problème qui retient ici notre attention, on constate que sur les douze évêchés, sept peuvent avoir calqué exactement les territoires de la haute époque romaine. Il s'agit, en premier lieu, de Callatis, dont la *limitatio* – récemment étudiée de façon exhaustive¹⁷⁶ – justifie pleinement la possibilité de cette correspondance. Quant à Tomis, les informations de ce point de vue sont étonnamment sporadiques¹⁷⁷, alors que pour le territoire histrien elles sont plus que satisfaisantes¹⁷⁸, même si l'on ne cite que la chorothésie de Manius Laberius Maximus du 25 octobre 100 apr. J.-C. (ISM, I, 67, 68). Capidava nous offre la preuve, célèbre, de C. Iulius Quadratus, *quinquennalis territorii Capidavensis* (ISM, V, 77). Une inscription de Troesmis fait allusion au territoire de cette ville (*territor[ii] Troesmensis* ...; ISM, V, 135), mais les titres exactes de ses dirigeants (*praefecti* ou plutôt *quinquennales*) sont tombés en lacune. Une inscription de Noviodunum (ISM, V, 268) où sont mentionnés un *quinquennalis* et deux *magistri* n'est pas fort probablement sans rapport avec le territoire de la ville¹⁷⁹. Enfin, la récente découverte à Tulcea d'une inscription qui enregistre un *dec(urio) terri(torii) Aeg(yssensis)*¹⁸⁰ fait inclure la station d'Aegyssus aussi parmi celles dont on sait qu'elles avaient possédé des territoires pendant la haute époque romaine.

Les informations que nous apporte la *Notitia Episcopatum* ne sont pas elles non plus négligeables. L'évêché de Tropaeum laisse ouverte la possibilité qu'à Tropaeum ait existé un territoire, obligatoirement si la ville avait le statut municipal dès sa fondation. Il en va de même pour Axiopolis. Autrement, en l'absence de ce statut, la possibilité serait confirmée par cette voie aussi qu'une simple *civitas* ait possédé un certain territoire. Cela s'appliquerait ensuite à Beroe (ou, plus intéressant encore, (L)ibida), Salsovia et Halmyris. Si le parallélisme proposé est correct du point de vue méthodologique, alors nous ne voyons pas pourquoi certains centres qui auront perdu au VI^e siècle leur importance antérieure, à coup sûr Sucidava, Carsium et Arrubium, éventuellement Sacidava et Cius – dans la mesure où rien ne les distinguait, pendant le Principat, des autres – n'eussent eu, pour la même période, le droit à un territoire propre. Tellement organique se montre avoir été durant l'antiquité gréco-romaine la liaison entre πόλις et χώρα (*civitas* et *territorium*) que Pausanias (*Descr. Graec.*, X, 4, 1, éd. Spiro, Leipzig, 1903) est porté à noter le cas des habitants de Panopé qui possédaient un territoire bien qu'ils n'eussent pas une ville-capitale¹⁸¹.

★

Passant en revue les provinces de l'Empire Romain à l'époque des Flaviens et des Antonins, l'un des plus grands historiens de l'époque moderne, M.I. Rostovtzev notait: «As in Dacia and Thrace, so also in Moesia Inferior, the foundations of the urbanization of the country were laid by Trajan after the conquest of Dacia. Trajan granted the status of Roman colonies to the stations which had grown up near the camps of Ratiaria and Oescus, after the legions had been transferred thence to Singidunum and Troesmis, and founded the new cities of Tropaeum Traiani, Nicopolis ad Istrum and Marcianopolis. However the region was never wholly romanized; it remained a country of villages and large areas of open country»¹⁸².

Or, si notre enquête portant sur le phénomène urbain en Dobroudja entre le I^{er} et le VII^e siècle, soit depuis les *davae* de Ptolémée aux évêchés chrétiens du VI^e siècle – malgré ses imperfections dues à ce que certaines questions ont été traitées trop sommairement, à l'excès de digressions, auxquelles il a été parfois accordé plus d'attention qu'au sujet énoncé, au caractère hypothétique de beaucoup de conclusions, formulées plutôt comme une direction de recherche qu'en tant que solution – si, donc, notre enquête a quelque mérite, c'est que la dernière chose qui puisse être mise en doute est l'urbanisation romaine de la Dobroudja. Cependant, pour conférer substance à ces pensées – simples spéculations peut-être aux yeux de plus d'un spécialiste – des recherches archéologiques sont encore nécessaires. Car, pour paraphraser un dramatique mot, vraiment célèbre, si archéologie ne serait, rien ne serait.

¹⁷⁴ Pour l'emplacement hypothétique de Constantiana à Capul Dolojman, Em. Popescu, *Byzantinische Zeitschrift* (note 24), avec la réplique justifiée alors déjà et d'autant plus maintenant, après la découverte de l'enceinte grecque de la cité (information Mihaela Mănuțu-Adamcștanu), de I. Barnea, *SCIV*, 25, 1974, 3, p. 427–428.

¹⁷⁵ Cette opinion fut embrassée par la plupart des historiens roumains de V. Pârvan, *Zidul cetății Tomis* (AARMSI, 2, 1915, 37), p. 422 et R. Vulpe, *Histoire* (note 22), p. 306 à I. Barnea, *op. cit.* (note 145), p. 391 et Al. Barnea, *op. cit.* (note 122), p. 162 et 196.

¹⁷⁶ Al. Avram, *Dacia, N.S.*, 35, 1991, p. 103–137 avec toute sa pondéreuse bibliographie antérieure.

¹⁷⁷ En fait, les informations sur le territoire de Tomis se limitent

à Memnon, fr. 13 (21) (= F. Gr. Hyst., 3B, 347, 348) et Ovidius, *Ex Ponto*, III, 1, 5 et III, 8, 2.

¹⁷⁸ Al. Avram, dans P. Alexandrescu, W. Schuller, *Histria*, (Xenia, 25, 1990), p. 9–45, avec toute la bibliographie précédente.

¹⁷⁹ Al. Suceveanu, *Viața economică* (note 51), p. 60.

¹⁸⁰ V.H. Baumann, *Peuce*, 9, 1984, p. 223, n° 3, avec notre commentaire de *La Dobroudja* (note 68), p. 48.

¹⁸¹ Le texte est commenté par M. Sartre, *Ktēma*, 4, 1979, p. 213.

¹⁸² M.I. Rostovtzev, *The Social and Economic History of the Roman Empire*, Oxford, 1971², p. 249–250.